

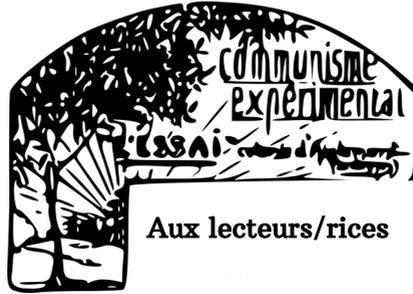
ALBERT, DIT "LIBERTAD", ANARCHISTE
INDIVIDUALISTE FUT LE FONDATEUR DU
JOURNAL L 'ANARCHIE ET DES CAUSERIES
POPULAIRES DE MONTMARTRE. INFIRME
DES JAMBES, IL MARCHAIT EN S'APPUYANT
SUR DES BÉQUILLES, DONT IL SE SERVAIT
COMME ARME DANS LES BAGARRES
CONTRE LA POLICE. PARTISAN DE VIVRE
L'ANARCHIE DÈS MAINTENANT, SANS
CONCESSION AVEC LE SYSTÈME EN
PLACE, IL DÉPLOYA UNE FORMIDABLE
ÉNERGIE, JUSQU'À SA MORT PRÉMATURÉE

LIBERTAD ET LE MOUVEMENT
DES CAUSERIES POPULAIRES
GAETANO MANFREDONIA



CHOU BLANC
ÉDITIONS

OEUVRE ÉCRITE EN 1998
À PARTIR DE RECHERCHE SUR
ALBERT "LIBERTAD"
(1875 - 1908)



Libertad, personnage exceptionnel, singulier dans l'histoire de l'anarchisme. Homme d'action plus que théoricien, il fut pourtant à l'origine d'un renouvellement complet de la problématique anarchiste.

Jusque là les compagnons se démenaient par divers moyens, pas toujours pacifiques, pour hâter le "matin du grand soir", cette révolution qui allait résoudre tous les maux de la société capitaliste

Libertad ne se situe pas dans cette perspective, même s'il ne la réfute pas. Pour lui, la vie ici et maintenant doit être le lieu où vivre en anarchiste, sans concession avec le système.

Cette conception de la vie : concordance entre les idées et l'action nécessitait une énergie farouche.

C'est cette énergie qui en permanence émane de la personnalité de Libertad : une puissance vitale se manifestant au travers de son discours mais surtout de son corps et c'est en cela que Libertad fut aussi un précurseur : il mit le corps, le sien aussi, au centre de sa démarche politique. Il savait transformer sa faiblesse apparente en une arme redoutable, grâce à ses célèbres béquilles et avec quelle fougue!

Lorsque cette énergie le quitta, la mort était proche. Cet homme apparemment indestructible ne se remit jamais de la brouille avec son ami Paraf-Javal et du conflit qui s'en suivit. Lui qui avait mis l'amitié, la camaraderie, disait-on à l'époque, au coeur de ses préoccupations politiques, voyait celle-ci se transformer en inimitié féroce.

La rupture de cette amitié le détruisit moralement et physiquement, faisant perdre trop tôt au mouvement anarchiste, un de ses esprits les plus novateurs.

Aucune biographie complète et sérieuse n'avait été jusqu'ici publiée, le travail de Gaetano Manfredonia comble cette lacune. Espérons qu'elle suscitera d'autres études sur les apports de Libertad à l'action anarchiste et donnera l'envie d'éditer ses écrits.

LIBERTAD ET LE MOUVEMENT DES CAUSERIES POPULAIRES

Ce texte constituait à l'origine un des chapitres de ma thèse de troisième cycle : L'individualisme anarchiste en France (1880-1914), Paris : I.E.P., 1984, 565 p. Écrit entre 1982 et 1983, il s'agit donc, en ce qui me concerne, d'un texte daté que je ne réécrirais plus tout à fait de la même manière aujourd'hui, mes idées en la matière ayant évolué partiellement entre temps. Pour la présente édition, toutefois, je me suis borné à revoir le texte original, en le corrigeant ici ou là, et à rajouter des notes pour en faciliter la lecture sans rien toucher sur le fond, car un travail de révision complet aurait été trop long et aurait trahi mes intentions de l'époque qui m'ont paru toujours d'actualité. Cela dit, je n'ai pas pu m'empêcher de rajouter quelques « considérations finales » afin de préciser dans quelle optique la redécouverte d'un militant comme Libertad, au delà du travail d'érudition, peut être encore utile aujourd'hui.

Parmi les formes multiples de propagande assumées par le courant individualiste anarchiste en France, à partir de 1900, un intérêt particulier avait été accordé aux propagandes permettant la mise en pratique immédiate des idées anarchistes. Cette nouvelle forme de « propagande par le fait », après l'abandon du terrorisme de la part de la très grande majorité des compagnons, avait conduit beaucoup d'entre eux à impulser la création de « milieux libres », en mettant au goût du jour une démarche déjà fort ancienne au sein du mouvement ouvrier et qui se rattachait étroitement aux expériences que les disciples de Fourier, Cabet et Owen avaient menées dès la première moitié du 19^e siècle¹.

Ces projets, cependant, s'étaient heurtés d'emblée à des difficultés majeures². La pratique des milieux libres avait montré combien il était illusoire de vouloir vivre en anarchiste en s'isolant de la société, en cherchant à réaliser un mode de vie alternatif en dehors d'elle. Ces expériences n'atteignaient pas leur but et étaient, dans le meilleur des cas, destinées à végéter. Quant aux diverses propagandes et pratiques « éducationnistes » (autre forme assumée par « la propagande par le fait »), elles avaient engendré une spécialisation et une parcellisation croissante de la propagande et fini par faire perdre de vue le projet global de changement social propre à l'anarchisme³.

Ces pratiques, qui n'étaient au fond que des moyens de propagande supplémentaires dont se dotaient les compagnons, avaient fini par devenir une fin en soi, une sorte de panacée grâce auxquelles on s'attendait à pouvoir résoudre la question sociale. Une certaine réaction de rejet se produisit, même de la part des individualistes, envers des pratiques qui, en définitive, détournaient l'attention et les énergies des compagnons de ce qu'ils croyaient être le but final de l'anarchisme : l'émancipation totale de l'individu.

Ce fut en grande partie en tant que réaction à ces impasses du mouvement que, en avril 1905, parut le premier numéro de *l'anarchie*⁴. Ce journal représentait l'aboutissement et la fusion des impulsions contradictoires qui avaient traversé jusque-là l'individualisme, pour aboutir, comme nous le verrons, à une conception originale - au sein même de ce courant - marquée par une

1 Cf sur l'historique des « milieux libres » en France : Georges Narrat, *Milieux libres : quelques essais contemporains de vie communiste en France*, Paris : F. Alcan, 1908, 232 p. Pour les tentatives communautaires libertaires aux U.S.A. : Ronald Creagh, *Laboratoires d'utopie : les communautés libertaires aux Etats-Unis*, Paris : Payot, 1983, 224 p.

2 Cf. outre l'ouvrage de Narrat : G. Manfredonia, *L'Individualisme...*, op. cit., p. 255-261 et Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France*, Paris : F. Maspero, 1975, tome 1, p. 382-408.

3 Cf pour une critique libertaire de l'éducationnisme les textes de Malatesta réunis in *La pensée de Malatesta*, Antony : Ed. du groupe « FresnesAntony », 1996, p.87-98

4 *L'anarchie* partit jusqu'au 30 juillet 1914 (no 485). Sur la vie de ce journal et celle des périodiques de l'époque : René Bianco, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française (1880-1983)*, Thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, 1987, 7 vol., 3503 p.

volonté affichée de vivre « en anarchiste », non pas en dehors de la société, mais « dans » celle-ci, et cela grâce à une constante volonté de lutter afin d'en changer les composantes.

A l'origine de ce mouvement, nous retrouvons un homme : Joseph Albert dit Libertad.

1. Un « étrange cynique »

Quand Libertad avec quelques amis, fort du succès grandissant que rencontraient les « Causeries populaires », fonda *L'anarchie*, il a à peine 30 ans mais déjà un passé militant assez chargé derrière lui.

Libertad, de son vrai nom Albert, était né à Bordeaux, le 24 novembre 1875. De parents inconnus⁵, il avait été confié à l'Assistance Publique. A la suite d'une maladie, il aurait perdu l'usage de ses deux jambes et il ne pouvait se déplacer qu'à l'aide de béquilles. Nous ne connaissons pratiquement rien sur son enfance et sa jeunesse mais la police, avant même sa majorité, va s'intéresser à lui et ne plus le lâcher jusqu'à sa mort, nous permettant de reconstruire, grâce aux multiples rapports dont il fera l'objet, au moins partiellement, la dernière partie de sa vie. La première note de police que nous avons trouvé sur lui, déposée aux archives départementales de la Gironde, est datée de septembre 1896 et elle fait déjà état de son engagement militant. « Albert, pouvait-on y lire, manifeste des opinions anarchistes. Il a été remarqué ces temps derniers dans des réunions publiques faisant de la propagande. Cet individu était placé en dernier lieu à Mussidan (Dordogne) chez un sieur Brun, entrepreneur, dont il a été renvoyé il y a quelque mois. N'ayant pas atteint sa majorité il a été de nouveau recueilli par l'administration de l'hôpital⁶. »

Le jeune Albert devra ainsi attendre encore un an avant de pouvoir quitter Bordeaux pour se rendre à Paris, où il arriva le 20 août 1897⁷. Sans travail, sans

5 La vie de Libertad est relativement bien connue, au moins dans ses grandes lignes, même si elle a fait souvent l'objet de multiples récits dont la plupart étaient fantaisistes. Pour reconstruire ses activités militantes, outre les journaux des époques et les indications fournies par Jean Maitron dans son ouvrage déjà cité (*Le mouvement...*, op. cit., p. 420-423), il est possible de consulter un dossier de police assez fourni versé aux Archives de la préfecture de police de Paris (A.P.Po.) sous la cote B/a 928. Des nombreuses traces de ses activités existent également disséminées dans différentes Archives départementales (AD) ou aux Archives nationales (A.N.).

6 « Notice individuelle sur Libertad », septembre 1896, AD. Gironde, 1 M 482. C'est dans cette ville qu'il pourrait avoir fait la connaissance de Léon Lucien dit Fabre, un militant anarchiste avec qui il se lie d'amitié (cf le dossier Léon Fabre, A.D. Gironde, 1 M 500). Libertad se faisait alors carrément passer pour son « frère » comme l'attestent plusieurs rapports de police de cette époque. Signalons en particulier celui du 31 août 1896 (A.D. Dordogne, 4 M 225) où il est fait état d'une tentative de réunion publique organisée à Mussidan par Albert et Lucien dans un café devant une quinzaine de personnes.

7 « 20 août t Voilà trois ans que, pédestrement, je suis arrivé à Paris », A. Libertad, « Furhmann & Desjardins », *Le Libertaire*, no 40, 2-9 septembre 1900. Son départ de Bordeaux fut immédiatement signalé par les services de police qui ignoraient exactement sa destination et qui

domicile et sans ressources, il coucha dans les asiles de nuit ou à la belle étoile. Après quelques jours de cette vie, il se présenta aux bureaux du Libertaire où l'indicateur de service, présent sur les lieux, nous a laissé la description suivante : « Âgé de 21 ans, mais en paraît au moins de 29 à 30 ; tête blonde longue, fortes moustaches, teint pâle, a l'air sournois, difforme et marche très difficilement, très vif, il se dit comptable et doit avoir une assez bonne instruction⁸. »

Pendant quelques temps, les bureaux du journal lui servirent d'abri, mais une observation malveillante à son égard de la part d'un « camarade » le décida, semble-t-il, à quitter les lieux. Il est certain que les premiers temps de son séjour parisien furent très durs pour lui, et il dû survivre d'expédients. L'indicateur de police et « théoricien » individualiste Georges Renard⁹, qui ne l'aimait guère, l'accusa notamment d'avoir fait semblant, à l'occasion, de se trouver mal au passage de quelques bourgeois pour se faire donner l'aumône ou bien de vivre « aux crochets » des personnalités qui fréquentaient les Universités populaires¹⁰. Les insinuations de, ce spécialiste du renseignement policier sont, bien entendu, sujettes à caution mais furent reprises par d'autres. A partir de 1899, en tout cas, Libertad commença à travailler comme correcteur, d'abord à La Lanterne d'Aristide Briand, puis au Journal du peuple de Sébastien Faure et, entre 1900 à 1905, à l'imprimerie Lamy-Laffon En 1901, il fut même admis au Syndicat des correcteurs, métier dont il se réclama toujours¹¹.

supposaient qu'il voulait rejoindre son « frère » Lucien dans la capitale (cf « Rapport du 25 août 1897 », A.D. Gironde, I M 482). Conformément aux dispositions qui avaient été prises dans le cadre de la surveillance des activités anarchistes au lendemain du vote des « lois scélérates », son signalement fut ainsi envoyé à tous les « Préfets, sous Préfets, Commissaires spéciaux et de Police de France et d'Algérie » et il était rédigé en ces termes : « Veuillez faire rechercher pour surveillance l'anarchiste Albert disparu de Bordeaux. Signalement : profession comptable, âge 22 ans, taille au dessus de la moyenne, cheveux sourcils châains foncé, front découvert, yeux marrons, nez bouche moyens, menton rond, visage ovale, teint coloré, estropié des deux jambes ne marche qu'à l'aide de deux bâtons. » (A.D. Jura, M 2624).

8 « Rapport du 26 août 1897 », A.P.P.O. B/a 928

9 Il existe sur Georges Renard un dossier très volumineux déposé aux A.P.P.O. de Paris contenant plusieurs pièces qui permettent d'attester son rôle d'agent provocateur. Dans la lignée d'un autre individualistemouchard, Paul Martinet, Renard avait commencé, dès la fin des années 1880, à faire parler de lui par ses prises de positions ultra-violentes. Celles-ci avaient immédiatement attiré les soupçons de la part de nombreux militants, ce qui ne l'empêchera guère de poursuivre son rôle d'agent provocateur pendant plus de 15 ans sans trop de dommages tout de même, malgré un certain nombre de désagréments... (cf sur cette figure ma thèse . L'individualisme..., op. cit.)

10 Cf « Rapport du 28 mars 1900 », A.P.P.O. B/a 1239. Ce rapport mentionne une dispute entre Georges Renard et Libertad au cours de laquelle ce dernier l'aurait accusé d'être à la solde de la police.

11 Cf Yves Blondeau, Le syndicat des correcteurs de Paris et de la région parisienne (1881-1973), Paris supplément au « Bulletin des correcteurs » no 99, 1973, p. 368. Georges Renard, de son côté, dans un rapport signé « Finot » du 24 septembre 1907, après avoir répété ses insinuations habituelles sur les expédients qu'aurait utilisés Libertad pour survivre lors de ses premiers mois de vie parisienne, affirmait que celui-ci n'avait jamais véritablement exercé la profession de correcteur et que les différents emplois qu'il avait occupés depuis 1899 étaient, en réalité, un moyen de lui venir en aide de la part des hommes du « parti dreyfusard » (cf. A.P.P.O. B/a 928).

Libertad fit vite parler de lui en interrompant bruyamment un sermon au Sacré-cœur. Le scandale fut important. Pour le faire taire, il fallut employer la force et il ne plia que sous le poids du nombre¹². Son « exploit » lui coûta sa première condamnation à deux mois de prison¹³, mais il lui fit acquérir les sympathies de bien des compagnons et lui donna immédiatement une certaine notoriété auprès d'eux. Sa route était tracée partir de ce moment, il va mener une activité inlassablement acharnée de propagandiste jusqu'à sa mort prématurée.

Libertad se révéla être un vrai personnage.

Orateur né, il prenait régulièrement la parole dans des réunions publiques au cours desquelles son ton tranchant et ironique lui permettait de prendre, la plupart du temps, le dessus sur ses contradicteurs. Il participa aussi assidûment aux activités des libertaires parisiens et fit parti du groupe montmartrois « Les iconoclastes ». Mais c'est l'affaire Dreyfus qui lui permit de prendre un véritable ascendant dans les milieux anarchistes grâce à son langage violent et son tempérament bagarreur qui le placèrent rapidement au centre de l'attention. De petite taille (1,60 m), tous ceux qui l'approchèrent sont unanimes pour lui reconnaître une très grande énergie. Malgré son infirmité, il était de toutes les bagarres. Son adresse à se servir de ses cannes devint rapidement légendaire. De nombreux témoignages nous ont rapporté comment, dès qu'une rixe éclatait avec la police ou avec des groupes politiques rivaux, il se jetait par terre et se servait de ses cannes comme d'une arme redoutable.

Libertad fut également arrêté à plusieurs reprises mais pour des motifs parfois des plus futiles tel que, par exemple, cris séditieux ou refus de circuler ! De même, il subit plusieurs condamnations, mais toutes légères¹. Ses violences répétées vont également soulever les suspicions de certains compagnons qui craignaient qu'il ne soit, à l'instar des Martinet et des Renard, un nouveau agent provocateur. Rien pourtant ne permet de l'affirmer. L'indulgence dont il jouissait était, d'ailleurs, toute relative. De nombreux témoignages, en revanche, nous montrent qu'il était étroitement surveillé par la police. Dans une lettre au « camarade Blanc, Préfet de police », publiée dans *Le Libertaire* en 1898, par exemple, Libertad pouvait déjà se plaindre publiquement d'être l'objet d'une surveillance particulière. « Depuis deux mois à peu près, deux hommes, un grand et un petit, suivent mes pas » écrivait-il, et il terminait avec une mise en garde à l'adresse du « préfet des mouchards », au cas où ses subordonnés seraient tentés par des voies de fait à son égard : « J'ai deux béquilles, bien plombées, bien

12 « A Notre-Dame de la Galette », *Le Père peïnard*, no 47, 12-19 septembre 1897 et « Gibier de misère », *Le Libertaire*, no 96, 12-19 septembre 1897.

13 Libertad fut condamné le 5 novembre 1897 par le tribunal correctionnel de la Seine pour « vagabondage et entraves au culte » (« Rapport d'octobre 1907 », A.P.Po. B/a 928).

soigneusement plombées par mes soins et dix ans d'habitude les ont faites légères à mes mains »¹⁴. Citons également l'existence d'une lettre manuscrite de Libertad, adressée au Préfet de la Seine, pour protester contre le traitement dont il était l'objet, dans laquelle il était dit non sans une certaine fierté : « Je n'ai pas à cacher ma toute sympathie aux idées libertaires, mais ma vie est nette et régulière¹⁵. »

Les plaintes de Libertad, on l'a vu, étaient parfaitement justifiées. Par la suite cette surveillance ne se relâcha guère et la multiplication de ses activités militantes ne fit que la rendre encore plus tatillonne¹⁶.

Et pour cause !

A partir de 1898, Libertad commença à collaborer à la presse anarchiste, d'abord au *Libertaire*, puis au *Droit de vivre* et au *Journal du peuple*, en se faisant remarquer par ses talents journalistiques qui s'affirmèrent de plus en plus nettement au cours des années suivantes. Son engagement, au cours de ces mois de fièvre, aux côtés des militants qui s'étaient rangé en faveur du capitaine Dreyfus suite à l'appel de Faure¹⁷, ne fait pas de doute¹⁸, même s'il ne semble pas avoir suivi ce dernier dans sa politique de soutien « objectif » à la république bourgeoise menacée par la réaction cléricale¹⁹. Au cours des années suivantes, toutefois, Libertad semble s'être abstenu d'attaquer ouvertement Faure sur ce point²⁰ et il refusa d'emboîter le pas aux insinuations malveillantes d'un militant

14 A. Libertad, « Lettre au camarade Blanc Préfet de police », *Le Libertaire*, no 138, 17-23 juillet 1898.

15 Lettre datée du 11 août 1900 », A.P.Po. B/a 928

16 Un jour, par exemple, fatigué d'être suivi par ses anges gardiens, il se serait assis à côté d'eux sur un banc et, s'adressant au compagnon qui était avec lui, il aurait dit : « J'ai connu autrefois un pauvre diable qui ne pouvant faire autre chose que le métier de vidangeur s'était embauché dans la corporation. Il sentait mauvais quand on s'approchait de lui, mais, voyez-vous, je préférerais sentir la que sentir un policier ! Le métier de policier est dégoûtant. Je ne puis comprendre qu'il y ait des hommes assez vils pour faire un si sale métier. D'ailleurs 80 pour 100 de ces gens-là sont des voleurs ou des escrocs et ils ne pourraient pas trouver à gagner leur vie autrement. Il y en a même qui sortent du bagne. » (« Rapport du 15 juillet 1907 », *ibid.*).

17 Cf Sébastien Faure, *Les anarchistes et l'affaire Dreyfus*, 1898. Ce texte a été réédité récemment avec une postface de Philippe Oriol (Paris : Ed. du Fourneau, 1993, 46p).

18 Rappelons que Libertad fut correcteur au *Journal du peuple*, l'organe fondé par Faure pour soutenir la campagne pro-dreyfusarde chez les libertaires. Libertad lança également un appel « Au prolétariat juif » afin que celui-ci se joigne, dans sa révolte, au mouvement anarchiste (cf. *Le Droit de vivre*, no 3, 4-11 mai 1898).

19 Sur l'engagement des anarchistes pendant l'affaire Dreyfus : G. Manfredonia, « Pour ou contre la République ? Les anarchistes français et la tradition républicaine » in *Les anarchistes et la Révolution française*, Paris : Ed. du Monde libertaire, 1990

20 Contrairement à la plupart des autres militants individualistes, il semble que Libertad se soit abstenu de lancer des attaques directes contre Faure, même s'il lui arriva de perturber quelques-unes de ses réunions publiques. Cette attitude mitigée était peut-être due à la reconnaissance que Libertad devait éprouver pour le directeur d'un journal qui s'était montré si accueillant pendant ses années difficiles. Cela lui fut d'ailleurs reproché quelques années plus tard par un vieux militant individualiste, à qui Libertad avait refusé de publier dans les colonnes de *L'anarchie* un article contre Faure et l'expérience de « La Ruche » : « A vous parler franchement, pouvait-on lire, je crois que vous redoutez, pour des raisons que j'ignore de

comme Émile Janvion qui versera progressivement dans un antisémitisme de plus en plus marqué²¹.

En 1902, Libertad fut parmi les fondateurs de la Ligue antimilitariste, un organisme créé au lendemain de l'agitation dreyfusarde pour poursuivre sur un terrain franchement révolutionnaire l'activité antimilitariste et la propagande contre l'armée menée jusque-là. Redoutant les dangers d'une spécialisation trop grande et les compromis avec les autres forces socialistes qu'elle risquait d'engendrer, il s'en détacha rapidement. « [...] Lorsque de nos amis se proposèrent de fonder une ligue antimilitariste, expliqua-t-il, j'entrai en bataille presque immédiatement contre le projet. Je dis "presque immédiatement" car je pensais tout d'abord me trouver en face d'une spécialisation contre tel aspect de la société qui ne s'exclurait pas de souffleter telle autre Mais je compris vite que là n'était point la méthode employée et que j'étais en face d'une spécialisation exclusive de tout autre mode d'agir²². » Réfractaire à toute sorte de congrès ou d'organisation, il refusa également de prendre part aux travaux de préparation du congrès antimilitariste d'Amsterdam et, à plus forte raison, il critiqua les résolutions adoptées par celui-ci dont celle de créer une Association internationale antimilitariste (A.I.A.), car elle était jugée un organisme forcément centralisé et spécialisé²³.

Son attitude ne fut pas comprise par tout le monde et, dans *L'Ennemi du peuple*, Victor Méric se moqua de lui en l'appelant pour la circonstance « Puridad »²⁴. Libertad, pourtant, n'hésitait pas à s'engager directement dans la lutte politique ou à suivre des chemins peu « orthodoxes » quand ils lui paraissaient utiles pour la diffusion des idées. En mai 1902, par exemple, il décida de se présenter comme candidat abstentionniste dans le 1^{er} arrondissement, car cette démarche lui permettait de bénéficier de tous les avantages dévolus aux candidats officiels pour faire de la propagande anarchiste²⁵ ! Par là, Libertad rompait avec la tradition libertaire d'abstention en période électorale, tout au moins sur le plan formel, puisque, quant au reste, sa participation restait purement fictive. Contrairement au Sébastien Faure de ces années, en outre, il estimait utile de mener une campagne abstentionniste dans tous les cas, même

l'attaquer et surtout de l'attaquer de front et à fond, comme je le fais. 1. Avez-vous donc peur de Sébastien Faure à un titre quelconque ou n'êtes-vous pas libre vis-à-vis de lui ?

Vous répugnez à admettre les critiques d'un inconnu sans autorité de coterie sur un copain notoire, très sujet à caution, mais auquel vous rattache encore une vieille tendresse, souvenir des luttes communes d'antan. Je ne sais au juste quel est le sentiment ou raison qui vous fait ménager Sébastien Faure Ce que je sais bien, c'est que l'esprit de coterie vous porte à la partialité » (Levieux, « Critiques générales », *l'anarchie*, no 82, 1 et novembre 1906).

21 Cf G. Manfredonia, « Pour ou contre la République ? », op. cit.

22 A. Libertad, « La bonne discipline », *l'anarchie*, no 34, 30 novembre 1905.

23 Ibid.

24 Victor Méric, « Le parti des purs *L'Ennemi du peuple*, no 28, 1-15 octobre 1904.

25 Cf « Lettre du 5 avril 1902 de la prison de la Santé, au Préfet de la Seine », A.P.Po. B/a 928

au risque de faire le jeu de la réaction ou de porter préjudice aux partis « les plus avancés »²⁶. Libertad récidiva lors des élections de 1904 en se présentant comme candidat abstentionniste dans les 1^{er} et 18^e arrondissements, ce qui lui valut un certain nombre de critiques de la part de l'équipe des Temps nouveaux qui craignaient qu'une confusion ne s'installe sur les véritables objectifs poursuivis par les libertaires²⁷.

Sa propagande, cependant, soit pendant l'affaire Dreyfus, soit au cours des années suivantes, n'était ni très éloignée ni particulièrement originale par rapport à celle menée par la grande majorité des autres compagnons. A cette époque il ne semble pas encore professer d'idées bien arrêtées. Son « individualisme », d'ailleurs, resta toujours une référence assez vague et ne se mua jamais en une doctrine dogmatique. « Finot », dans un rapport du 29 novembre 1900, pouvait ainsi le ranger à mi-chemin entre les individualistes et les communistes, parmi les militants qui n'avaient pas d'opinion fixes²⁸.

C'est en fait la rencontre, à l'automne 1900, avec un autre personnage singulier de l'époque, un nommé Paraf-Javal, qui contribua grandement à son évolution future.

2. Paraf-Javal et la fondation des « Causeries populaires »

Quand Libertad fit la connaissance de Paraf-Javal, celui-ci jouissait déjà d'une certaine notoriété dans les groupes de la capitale. Né à Paris, le 31 octobre 1858, d'une famille juive d'origine alsacienne, il avait fait lui aussi ses premières armes d'anarchiste au moment de l'affaire Dreyfus. Il s'était tout de suite fait remarquer par son esprit paradoxal et déroutant, « frisant l'insanité »²⁹ selon ses détracteurs, mais point dépourvu d'intérêt.

Collaborateur du Libertaire, il y fit paraître une série d'articles sur les thèmes suivants : l'absurdité de la politique, l'absurdité syndicaliste et coopérative, la grève générale, les faux droits de l'homme et les vrais, l'organisation du

26 Les résultats officiels pour les élections législatives du 2 et 16 mai 1902 donnent 4 voix pour Libertad au 1^{er} tour et 2 au second (A.P.Po. B/a 928).

27 Libertad répliqua par la lettre de mise au point suivante : « Que tous les camarades se disent bien que la campagne anti-électorale, avec des préaux gratuits et l'affichage gratuit, est un moyen à employer pour la diffusion de nos idées. » Et il commentait en ces termes les résultats obtenus par cette initiative : « Nous avons distribué plus de 3 000 brochures sur "L'absurdité de la politique" ; distribué aussi plus d'un millier de Libertaire, autant de Temps nouveaux, enfin vendu des brochures en très grand nombre. Nous ne nous sommes pas préoccupés du nombre d'abstentions que notre campagne a pu produire, travail sans contrôle et qui n'était pas notre but immédiat. [] Nous n'avons pas eu à remercier nos électeurs, personne n'a commis la bêtise de voter pour nous, tout le monde a bien compris qui nous étions et vu que le nom du candidat répondait tout simplement à une formalité » (Les Temps nouveaux, no 3, 21-27 mai 1904).

28 Cf A.P.Po. B/a 1498. Notons au passage que dans ce rapport rédigé par Renard, Libertad était qualifié par son « rival » de « fumiste sans valeur » !

29 Jean Grave, Quarante ans de propagande anarchiste, Paris : Flammarion, 1973, p. 392.

bonheur. Le plupart de ces textes furent repris et réédités par la suite sous forme de brochures ou de livres, et certains d'entre eux, comme *L'absurdité de la politique*, eurent un franc succès et furent traduits en plusieurs langues³⁰. Se targuant d'être un homme de science et un mathématicien, il écrivit un manuel de vulgarisation scientifique, en collaboration avec son ami Albert Bloch, sur le « transformisme universel » ; ouvrage qui fut traduit en espagnol pour « L'école moderne » de Francisco Ferrer³¹.

Anti-tabagiste et anti-alcoolique virulent, scientifique à tout crins, Paraf-Javal écrivait ses articles et ses ouvrages à la manière des démonstrations mathématiques, avec des théorèmes, postulats, corollaires, s'efforçant de faire dépendre ses conclusions d'une série de raisonnements de type syllogistiques bâtis à partir de définitions données au préalable. Comme l'a résumé avec humour Francis Jourdain : « Paraf-Javal [] faisait figure de grand logicien. Il résolvait la question sociale à la façon d'un problème d'algèbre, la révolution remplaçant le C.Q.F.D. final Il avait fabriqué, avec beaucoup d'ingéniosité, une série de théorèmes dans lesquels la Vérité était coincée comme la souris dans la souricière. Il entendait tout ramener à une évidence dont aucun être raisonnable ne puisse nier l'éclat. C'est ainsi qu'il intitulait la conférence promenade par lui de groupe en groupe : "Un quart d'heure avant sa mort, M. de Lapalisse était-il encore en vie De truisme en truisme, l'auditoire était conduit des ténèbres vers la lumière³². »

Ce militant incarnait de la manière la plus poussée le scientisme en vogue dans les groupes anarchistes. Pour lui, il n'y avait que deux méthodes possibles pour résoudre le problème de la question sociale, comme tout problème d'ailleurs : la méthode autoritaire et la méthode scientifique. La première, adoptant des jugements de valeurs a priori, ne lui paraissait pas conforme à la raison ; tandis que la seconde, en se fondant sur l'observation et l'expérience a posteriori, était la seule compatible avec l'anarchisme. De ce fait, à ses yeux, « seuls les anarchistes dits "scientifiques" » étaient des « véritables anarchistes », les seuls qui n'étaient pas disqualifiés pour étudier l'organisation sociale, car raisonnant en toute circonstance a posteriori³³. Paraf-Javal poussa cette identité entre science et anarchisme très loin au point d'affirmer que « l'anarchisme scientifique, corps de doctrine d'une logique serrée, deviendra inévitablement le "code naturel" très précis d'une humanité consciente »³⁴. Il chercha ainsi, dans

30 Pour une ébauche biographique de l'œuvre de Paraf-Javal : René Bianco, « Une figure originale de l'anarchisme français : Paraf-Javal », Bulletin du C.I.R.A annexe de Marseille, no 21, automne 1970, p. 15-24

31 Cf La substance universelle, Paris : Ed. de « l'émancipatrice », 1903, 119 p.

32 F. Jourdain, Sans remords ni rancune, Paris Corrèa, 1953, p. 13.

33 Cf. Paraf-Javal, Disqualification de la presque totalité des individualités des groupes à l'étude de la question sociale, (extrait de « L'absurdité des soi-disant libres-penseurs »), s.l., s.d., p. I

34 Ibid. p. 4.

ses ouvrages, à déterminer théoriquement les principes d'une société rationnelle qui permettrait de réaliser « l'organisation du bonheur », c'est-à-dire un état social où tout individu aurait été en mesure de satisfaire à tout moment ses besoins matériels et spirituels. Il établissait, à cet égard, un partage des activités humaines entre celles qui reposaient sur les gestes inutiles ou nuisibles et celles qui reposaient sur les gestes utiles (théorie que Libertad fit sienne)³⁵ afin que les individus agissent seulement en conformité avec ce que leur dictait la raison. Convaincu, dans la droite ligne de la pensée des lumières, que la raison menait à l'anarchie, il estimait suffisant de propager les vérités positives pour pouvoir engendrer un état social conforme aux principes libertaires. « Pour arriver à ce que les individus raisonnables soient assez nombreux, il s'agit uniquement, répétons-le, de propager la raison, qui est contagieuse et invincible » concluait-il³⁶.

Conférencier et orateur modeste, Paraf-Javal n'avait pourtant rien d'un entraîneur d'hommes, tout en n'étant pas dépourvu, à l'occasion, d'esprit d'improvisation et sachant s'imposer à la tribune. Une anecdote nous est restée. Un jour au cours d'une réunion contradictoire avec un député socialiste, à court d'arguments, il aurait poussé celui-ci par la fenêtre de la salle. Le député, rondouillard resta coincé. En retournant la situation en sa faveur, Paraf-Javal aurait désigné le derrière du député à la salle et commencé à tenir un petit discours en tapant dessus. ce qui lui valut d'être porté en triomphe par l'auditoire³⁷ !

Vraie ou fausse, cette histoire illustre bien le caractère de Paraf-Javal et sa détermination à ne pas se laisser faire. Il était en outre d'un caractère autoritaire et coléreux. Fort de ses certitudes, il avait ainsi la fâcheuse habitude de traiter « d'abrutis » tous ceux qui ne partageaient pas entièrement ses points de vue ou qui osaient le contredire. Et à ceux qui lui en faisaient le reproche, toujours soucieux de rigueur scientifique, il prenait le soin de définir au préalable

35 « [] J'entends par mouvements utiles ceux qui sont utiles à notre existence et par mouvements inutiles les autres. Humains, qui voulez être raisonnables, établissez la liste de vos mouvements » (Paraf-Javal, La morale transformiste, Paris : Édition du « Groupe d'études scientifiques », 1909, p5.

36 Paraf-Javal, Les faux droits de l'homme et les vrais, Paris : Edition du « Groupe d'études scientifiques », 1907, p. 127.

37 Cette anecdote est tirée de l'autobiographie restée inédite à ce jour de Mauricius (p. 25-28 du manuscrit dactylographie). Ce manuscrit a été rédigé conjointement avec Pierre-Valentin Berthier qui m'a autorisé à le consulter en 1982... Cet épisode a été relaté également par Rirette Maîtrejean dans ses « ouvenirs », publiés dans Le Matin en août 1913, Mais, contrairement au récit de Mauricius, c'est Libertad qui se trouve valorisé, tandis qu'il n'est fait aucune mention ni du rôle ni même de la présence de Paraf-Javal à cette réunion ! (cf Souvenirs d'anarchie, Quimperlé : La Digitale, 1988, p. 22.). Les conflits sanglants qui avaient opposé, après la mort de Libertad, les hommes des Causeries populaires aux amis de Paraf-Javal sont sans doute à l'origine de la mémoire « sélective » de Rirette.

ce qu'il entendait par là³⁸. Sa raideur et son sectarisme, en tout cas, en rebutaient plus d'un et il aurait été incapable, à lui tout seul, de donner naissance à un mouvement de quelque ampleur.

La rencontre avec Libertad fut donc déterminante car il trouva en ce dernier le partenaire idéal en mesure, par ses dons oratoires, de provoquer des adhésions et doué, en outre, d'un esprit propagandiste et d'une imagination remarquable. Libertad, de son côté, puisa dans l'enseignement de Paraf-Javal les éléments théoriques originaux qui lui faisaient défaut et qui lui permirent, par la suite, de donner toute la mesure de sa valeur. Paraf-Javal a raconté lui-même cette rencontre « En automne 1900, passant avec des camarades dans une rue de Nanterre, j'entendis d'épouvantables hurlements qui sortaient de la boutique où était installée l'Université Populaire et l'on m'apprit qu'un infirme nommé L. , lisait là une pièce de théâtre. Je faisais depuis un certain temps des conférences à Nanterre et, peu après, y assistait à l'une d'elles, faite dans une circonstance spéciale. Nous fîmes connaissance et, depuis, pendant plusieurs années, il ne m'a pas quitté un seul des instants de mon travail public, avide de se maintenir autour de ma personne, d'être considéré comme un vrai camarade, dépensant une grande activité à organiser des réunions, à grouper des hommes, à répandre mes brochures et mes livres³⁹. »

Très rapidement, en tout cas, les deux hommes se lièrent d'une grande amitié (tout au moins apparente) et devinrent inséparables, n'hésitant pas à manifester publiquement leur attachement réciproque en « s'embrassant à gueule » au cours des réunions où ils prenaient la parole au grand scandale des puritains à la Jean Grave⁴⁰. Au cours de cette période, Libertad faisait en quelque sorte figure de disciple de Paraf-Javal, dont il semble avoir fortement subi l'influence, tout au moins dans un premier temps, reprenant à son compte la plupart des démonstrations de son aîné. Ce ne fut donc que par la suite et progressivement que Libertad échappa à sa tutelle. Paraf-Javal, de son côté, a fortement insisté sur cette sujétion qui fut sans doute moins forte qu'il l'affirma rétrospectivement. Une fois qu'il fut définitivement brouillé avec Libertad, il regretta d'ailleurs ce qu'il estimait être « sa bienveillance » à son égard. « J'ai fait la grosse erreur, écrira-t-il, en échange de cette exubérance et de cette

38 Dans un de ses textes les plus connus on pouvait lire la mise au point suivante : « Définitions. Les camarades connaissent les nôtres : " Un individu est dit libre-penseur quand il pense a posteriori (après examen, après avoir jugé, sans préjugé), en partant toujours de connaissances physiques. Il suit de là, qu'un individu ne peut-être dit libre-penseur quand il pense apriori. Quand un individu pense ainsi, nous l'appelons "abruti" Remarque [...] Ceux à qui le terme d'abruti déplairait pourront le remplacer par iturba ou par penseur non-libre [...]. Le vocable abruti nous plaît parce qu'il est court et éveille bien l'idée d'une mentalité inférieure. » (Paraf-Javal, « L'absurdité des soi-disant libre-penseurs », *L'anarchie*, n° 21, 31 août 1905.

39 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe sous une influence mauvaise : les causeries populaires et le journal *L'anarchie* » sous l'influence de L..., Paris Groupe diétudes scientifiques, 1908, p. 5

40 J. Grave, Quarante ans... , op. cit., p. 391.

activité, et aussi, comme bien d'autres, par pitié pour son état physique, de lui donner sans compter mon amitié et des bénéfices et de le laisser trop longtemps répéter, en les déformant, mes idées. J'ai couvert d'une indulgence trop grande sa saleté, son ignorance, sa mégalomanie, sa promiscuité avec la basse police, son âpreté au gain, sa perversion de l'instinct génital, et toutes dégénérescences qui proviennent sûrement de difformités congénitales, qu'il importerait de connaître en détail, et des milieux dans lesquels il a évolué⁴¹. »

L'attaque de Paraf-Javal contre son ex-ami est ici brutale et particulièrement malveillante. En réalité, les rapports entre ces deux personnages furent toujours bien plus complexes que ce texte pourrait laisser croire, car Libertad et Paraf-Javal formèrent bel et bien, pendant des années, un couple inséparable se complétant réciproquement

Dans un premier temps ils trouvèrent au sein des Universités populaires (U.P.) le support idéal pour la diffusion de leurs idées⁴². Mais, devant le succès grandissant de leur propagande, ce cadre apparut de plus en plus inadapté. L'enseignement, tel qu'il était imparti aux U.P., n'avait rien de spécifiquement libertaire et restait fortement didactique et spécialisé. De plus les anarchistes de tendance individualiste, surtout parmi ceux qui avaient fait un très bon accueil à ces initiatives, se montrèrent de plus en plus rétifs devant le formalisme bourgeois des U.P. et ils étaient peu disposés à payer des cartes et des cotisations. C'est alors que germa l'idée d'organiser, à côté des U.P., des « causeries » entièrement libres où les compagnons viendraient écouter des conférences à leur gré, sans aucune obligation, et où le formalisme de l'enseignement serait remplacé par de la franche camaraderie. C'est ainsi que virent le jour, dès la fin de l'année 1902, à l'initiative de Paraf-Javal et de Libertad, les premières « Causeries populaires Comme le raconta Libertad par la suite . « Nous commençâmes, en octobre 1902, à former les Causeries populaires, groupement anarchiste - sans cotisation, sans statuts, sans inscription groupement qui devait nous aider à réunir les individus. C'est d'abord dans une arrière-boutique de marchand de vins que se tinrent nos premières assises. Nous y attendîmes patiemment d'avoir un noyau assez fort pour assurer la vitalité du groupe, ainsi que d'avoir réuni les premiers fonds pour louer le local où nous devons nous libérer de presque toutes les promiscuités. Ce fut en octobre 1903, un an après⁴³. »

Après l'ouverture de ce premier local Cité d'Angoulême, la formule rencontra un succès rapide et, à partir de janvier 1904, un nouveau lieu de réunion fut

41 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe..., op. cit.,

42 Sur le mouvement des Universités populaires et ses limites : Lucien Mercier, Les universités populaires : 1899-1914, Paris : Les éditions ouvrières, 1986, 188 p.

43 A. Libertad, « Activité anarchiste », *L'anarchie*, n° 79, 11 octobre 1906.

ouvert à Montmartre, 30 rue Muller, ce qui leur permit de rompre définitivement avec les UP et de mener leur propagande comme bon leur semblait. Un mouvement des « Causeries populaires » (C.P.) ne tarda pas à se constituer. A côté de celles du 18^e et du 1^{er} arrondissement, les seules qui tenaient des réunions toutes les semaines, d'autres groupements similaires se formèrent tant à Paris qu'en banlieue ou bien en province. Même si, dans la majorité des cas, il s'agissait d'initiatives sporadiques et sans lendemain, elles montrent que l'intérêt soulevé par les C.P. fut bien réel.

Les annonces parues dans *l'anarchie*, permettent de nous donner une idée de l'ampleur de ce mouvement. Sur Paris, il y eut les C.P. du 14^e (rue de la Sablière), du 5^e (me Saint-Jacques), du 12^e (rue du Fer à moulin) du 19^e (rue de Flandre) et du 4^e (rue Charlemagne). En banlieue, on mentionne des CP à la Plaine-Saint-Denis, Boulogne-Billancourt, Ivry, Alfort-Ville, le Kremlin-Bicêtre ; Courbevoie ; quant à la province, il faut citer les villes de Caen, Lyon, Cherbourg, Vitry-le-François et Evreux. Aucune de ces C.P. n'eut, cependant, un succès comparable à celles du 18^e arrondissement et leur durée de vie fut parfois bien éphémère.

Globalement, cette initiative resta donc circonscrite aux cercles libertaires de la capitale. A leurs débuts, il faut dire aussi que les C.P. se différencient peu des U.P. dont elles étaient issues et elles reflétaient surtout les préoccupations strictement éducationnistes de Paraf-Javal qui y assurait l'essentiel des cours. Les sujets traités étaient principalement à caractère « scientifique » et ils abordaient des questions aussi estimables que : « Le transformisme universel », « La géométrie et l'esprit géométrique », « L'arithmétique physique » ou bien « La couleur et la forme »⁴⁴. Toujours sur le conseil de Paraf-Javal, des spécialistes étaient invités pour parler de l'énergie électrique ou de la préhistoire car, telles qu'elles étaient envisagées par lui, les C.P. devaient constituer des lieux d'études « sérieuses » où l'on se bornerait, de même qu'aux U.P., à diffuser des vérités positives. Convaincu que le travail des anarchistes consistait « à faire comprendre à tous que les connaissances scientifiques [suffisaient] pour l'établissement d'une organisation sociale raisonnable », la tâche prioritaire à accomplir devait être celle de faire progresser tout d'abord ces connaissances, en commençant par expliquer « patiemment » le transformisme universel⁴⁵.

Cela ne pouvait suffire à Libertad.

Sous son impulsion et par son dynamisme, les C.P. vont sensiblement évoluer, autant dans leur forme que dans leur contenu, pour devenir un véritable instrument d'agitation et non seulement d'études. Des préoccupations nouvelles

44 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe...,op. cit., p 6.

45 Ibid., p. 13 et p. 14.

ne tardèrent pas à se faire jour. La propagande directe des idées anarchistes finit par prévaloir et l'éventail des questions traitées s'élargit en conséquence. Sur ce point, l'évolution est nette. Une place de plus en plus grande fut accordée aux thèmes spécifiquement militants qui touchaient de plus près les compagnons comme, par exemple, l'amour libre, les rapports avec les syndicats ou la classe ouvrière. Ainsi les C.P. eurent vite fait de se transformer en des lieux « où l'on discute et où l'on se voit », et dont les cours annoncés ne constituaient plus qu'un prétexte pour convier les militants à se rencontrer « entre copains ». Les « discussions entre camarades », « discussions sur un peu tout », « discussion générale », « causerie », vont désormais prendre le pas sur les cours et conférences. Les C.P. du 18c, d'ailleurs, ne tardèrent pas à adopter un type de fonctionnement qui prévoyait deux réunions hebdomadaires : une le lundi, consacrée à un sujet précis, et une le samedi, puis le mercredi, sans sujet fixé à l'avance, et qui s'intitulait fort explicitement « fais ce que tu veux » ! Bientôt, il n'y eût pratiquement plus personne pour venir parler de l'extérieur et les conférences furent assurées par les militants des C.P. elles-mêmes.

Cette évolution, plus spécifiquement activiste et militante, n'était pas faite pour plaire à tout le monde et ce fut une des principales raisons qui poussèrent, par la suite, à la scission entre la tendance « éducationniste-scientifique » des partisans de Paraf-Javal et les amis de Libertad. A partir de 1904, en outre, encouragé par le succès grandissant des C.P., Libertad décida que le moment était venu de fonder un journal hebdomadaire, expression du courant d'idées qui s'était manifesté au sein de celles-ci⁴⁶. C'est ainsi qu'en avril 1905 vit le jour le premier numéro de *l'anarchie*, périodique dont on avait expurgé du titre toute majuscule.

3. La création de *l'anarchie* et l'apport de Libertad

L' *anarchie* fut essentiellement l'œuvre personnelle de Libertad. Paraf-Javal, devant cette initiative qui marquait l'émancipation de son « disciple », se montra dès le début fort réticent et se tint, à partir de ce moment, à l'écart. Mais Libertad passa outre les humeurs de son maître à penser et, dès le premier numéro, il affirma sa volonté de ne plus s'en tenir aux formules rituelles de la propagande théorique utilisées jusque-là pour mener désormais une activité militante qui se voulait avant tout concrète. Son programme : « Rompre tout à coup avec les idées reçues dans l'humanité. Ne pas être l'opportuniste qui les suit, ni l'idéaliste qui bâtit dans file de Salente ou dans le pays de l'Utopie ; vouloir se vivre et avoir l'orgueil de vouloir se vivre, non dans des caprices de fou

46 « C'est alors que devenait nécessaire, que s'imposait l'organe qui réunirait ces noyaux, ces centres, à d'autres noyaux, à d'autres centres qui ne devaient pas manquer de surgir en province, ou même de faire s'unir les individualités avec les dits groupements » (A Libertad, « Activité anarchiste », op. cit.)

ou de névrosé, mais en se mettant d'accord avec les connaissances scientifiques actuelles, la meilleure hygiène, la meilleure économie [...]. Cette feuille désire être le point de contact entre ceux qui, à travers le monde, vivent en anarchiste sous la seule autorité de l'expérience et du libre examen⁴⁷. »

A ses côtés, au moment du lancement du journal, se trouvaient une poignée de militants dont les sœurs Armandine et Anna Mahé (cette dernière était aussi codirectrice de *l'anarchie*), Henriette Roussel et Léonard Deblasis, le typographe de l'équipe⁴⁸. Mais, malgré le manque d'argent et l'ostracisme de Paraf-Javal, Libertad gagna son pari et *l'anarchie* parut régulièrement toutes les semaines sur quatre pages, s'imposant tout de suite par son contenu original et par la qualité de ses articles. Confortés par ce succès grandissant, Libertad et Anna Mahé lancèrent, en juillet 1906, un appel pour l'achat d'une imprimerie et les fonds nécessaires purent être recueillis dans le courant de l'année⁴⁹.

L'anarchie représente, avec *L'En dehors* de Zo d'Axa⁵⁰, le seul exemple de réussite véritable en France, avant 1914, d'une publication individualiste anarchiste, même si le tirage resta toujours assez faible. Un rapport de police du 7 décembre 1908, indiquait, par exemple, qu'il tirait à 4.000 exemplaires, mais qu'il y en avait moins de 1.500 de vendus⁵¹. Cela dit, *L'anarchie*, répondait en fait à un besoin d'expression diffus qui s'était fait jour au sein du mouvement libertaire de tendance individualiste⁵², alors en pleine expansion. Et Libertad sut en faire une feuille libre dans laquelle une place très importante était accordée à la discussion et à la critique. *L'anarchie*, cependant, ne fut jamais une feuille «

47 « Aux anarchistes ! », *l'anarchie*, n° 1, 13 avril 1905.

48 Cf « Une année de travail », *l'anarchie*, n° 63, 21 juin 1906. Anna Mahé (1881-1960), était la compagne de Libertad au moment de la fondation de *l'anarchie*, dont elle était également la codirectrice. Ex-institutrice, elle collabora régulièrement à cette feuille avec des articles consacrés surtout aux questions d'éducation (rédigés en orthographe simplifiée). Elle assurait en outre la bonne marche du journal pendant les absences de Libertad (cf. *L'Idée libre*, janvier 1961, p. 13)

Armandine Mahé, sœur d'Anna, elle aussi ex-institutrice, était la trésorière du groupe et dirigea *l'anarchie* pendant quelque temps après la mort de Libertad en novembre 1908. Elle eut également, d'après les témoignages de Jane Morand et de Mauricius, un enfant de Libertad nommé Diamant. Les sœurs Mahé furent des propagandistes très décidées et, selon les témoignages de leurs contemporains, fort intelligentes.

Henriette Roussel était, quant à elle, connue surtout comme militante antimilitariste.

49 Cf « Activité anarchiste », op. cit. Devant le succès grandissant du journal et des C.P., il fit même envisagé un moment de créer une école libertaire (cf ibid.) mais ce projet ne semble pas avoir eu de suite. Puis, en novembre 1908, les hommes des C.P. décidèrent de lancer une série d'éditions anarchistes pour mieux faire connaître leur point de vue (cf « Éditions anarchistes », ibid., no 190, 26 novembre 1908) mais cette fois-ci Libertad n'était plus là pour y apporter sa contribution car il venait tout juste de décéder.

50 Les principaux textes écrits par Zo d'Axa ont été réunis par J.-P. Courty dans la collection « classiques de la subversion » : *En dehors*, Paris : Éditions Champ libre, 1974, 271 p.

51 Rapport du 7 décembre 1908 », A.P.Po. B/a 1507,

52 53. Sur *L'ennemi du peuple*, l'organe fondé par Émile Janvion et Georges Darien : cf la présentation de Yann Cloarec in G. Darien, *L'ennemi du peuple*, Paris Éditions Champ libre, 1972, 194 p.

fourre-tout », comme avaient été en leur temps Le Flambeau ou L'Ennemi du peuple⁵³. Libertad lui-même insista ouvertement sur la « forme sectaire » du journal faite pour ne pas plaire à tout le monde. Celui-ci fut d'abord l'organe d'une tendance, fait avant tout par et pour les militants des CP.

Un autre mérite de Libertad fut aussi d'avoir su rassembler tout de suite autour de lui, outre des « individualistes » de la vieille garde, de très jeunes collaborateurs d'une certaine valeur, dont quelques-uns seront destinés à une longue carrière militante comme André Lorulot⁵⁴, Mauricius, Léon Israël et plus tard E. Armand⁵⁵. Deux ans après sa première parution, on pouvait lire dans ce journal avec fierté : « Nous ne nous étions donc pas trompés, notre œuvre n'était pas prématurée, puisqu'elle a réussi. Elle a réussi sans compromissions, sans bassesses, sans recul. Nous nous retrouvons en cet avril 1907 comme en avril 1905 aussi confiants en la logique et en la force anarchistes. Et pourtant quel tollé avons-nous soulevé, quelles colères avons-nous déchaînées, quelles rancunes avons-nous suscitées⁵⁶. »

Grâce à *l'anarchie*, le mouvement des C.P connut son apogée et Libertad commença à être perçu à son tour comme un « chef d'école », en multipliant ses interventions publiques et ses conférences y compris à l'étranger⁵⁷. A partir de janvier 1906, Libertad transféra le siège des C.P. du 18^e au 22, rue du Chevalier de la Barre, à son domicile. Là, il avait loué une maison de deux étages avec sous-sol où fut installée l'imprimerie. Au rez-de-chaussée, plusieurs pièces servaient de salle de rédaction et de lieux de réunion pour les C.P. Le nombre de personnes attirées par celles-ci devint relativement élevé. Pas moins de 50 à 60 individus assistaient, les lundis, aux causeries de la rue du Chevalier de la Barre ; et l'été, quand il n'y avait plus de place à l'intérieur des locaux, on installait des bancs et des tables à l'extérieur ou, si l'ambiance s'y prêtait, les conférences étaient tenues directement dans la rue. Parfois aussi, Libertad organisait des bals en bas de chez lui ou bien des « balades en musique » dans les rues de

53 Cf « La critique de la propagande », *l'anarchie*, no 87, 6 décembre 1906

54 André Lorulot, avant de quitter définitivement le mouvement anarchiste pour se spécialiser dans la propagande anticléricale rédigea une petite brochure, assez élogieuse, sur la vie et l'œuvre de Libertad : Albert Libertad, Paris, 1915, 16 p.

55 Ancien salutiste, Armand se rapprocha progressivement de l'anarchisme et de l'individualisme. Lorulot, de son côté, lui reprocha par la suite d'avoir exercé une influence négative au sein des Causeries populaires en réhabilitant et en légitimant « l'illégalisme en laissant entendre par là qu'il avait ouvert ainsi la voix aux futures déviations vers le banditisme de ces milieux (cf. A Lorulot, « E. Armand son évolution, sa philosophie, son œuvre », Les Humbles, cahier n o 11, novembre 1921, p. 1314)

56 « Aux anarchistes », *l'anarchie*, n° 105, 11 avril 1907.

57 Libertad se rendit notamment en Suisse où il rencontra Bertoni avec qui le courant ne passa pas (cf *l'anarchie*, n° 134, 31 octobre 1907). D'après un rapport de police, en janvier 1908, il aurait été arrêté à son arrivée à Genève et expulsé de Suisse (cf A.P.PO. B/a 928).

Montmartre⁵⁸ où il faisait un peu figure de roi du quartier et sa maison fut surnommée par la presse bourgeoise le « nid rouge ».

La police, qui surveillait étroitement ces réunions, et qui prenait en filature les gens qui s'y rendaient, ne toléra pas très longtemps ces exubérances. Le 8 juillet 1907, après avoir une première fois demandé aux personnes qui étaient dans la rue de circuler, la police attaqua sabre au clair, La charge fut assez brutale et il y eut plusieurs blessés parmi les hommes des causeries. Libertad fut tout particulièrement maltraité, battu, traîné par les cheveux et « laissé pour mort » par les policiers⁵⁹. Ce type de répression n'empêcha pas que le succès de ces manifestations ne fut considérable. De nombreux jeunes gens, qui venaient assister aux causeries pour la première fois, restaient séduits par leur caractère spontané et ouvert, par la camaraderie et la liberté totale de pensée et d'esprit qui y régnait. Mauricius a raconté comment, un jour qu'il s'était rendu aux C P. de la rue Muller pour aller assister à une conférence sur l'hygiène, il avait vu arriver le compagnon qui devait y prendre la parole accompagné d'un agent de police et entouré par une foule considérable. Ayant à traiter de l'hygiène vestimentaire, en effet, le conférencier, pour appuyer sa thèse, était venu faire sa conférence habillé d'un simple caleçon. « J'avais dix-neuf ans à cette époque, se souvient-il, et [je] vivais dans un milieu assez conformiste ; cette démonstration fit sur moi une grosse impression⁶⁰. »

Libertad savait tirer hautement profit de ces scandales. Partout où il allait, il trouvait prétexte pour « prêcher » la bonne parole ou apporter la contradiction. Bientôt, il sut se faire à son tour des disciples parmi les gens qui fréquentaient les causeries. Accompagné toujours par une vingtaine de jeunes gens, qui lui servaient aussi de gardes du corps, il n'hésitait pas à haranguer la foule. André Colomer, dans son livre *A nous deux, Pairie !*, nous a laissé une description fort imagée de l'enseignement que ce « nouveau Socrate » dispensait aux quatre coins des rues.

« Libertad allait dans les bars et dans les restaurants où le peuple mange et boit. Il s'y arrêtait debout parmi les tables maculées de graisse et de vin et il disait aux ouvriers : "Esclaves, qui bercez votre douleur sale du mot de liberté [4], apprenez à être libre quotidiennement. Ne mangez pas l'impur aliment de la chair qui fut vivante. Le gras qu'elle vous fournit est pour vos muscles comme l'huile aux engrenages des machines. Elle en facilite le bon fonctionnement afin que leur usure puisse servir plus longtemps à des fins qui leur sont étrangères.

58 Cf. par exemple pour ce type d'activités *l'anarchie*, n° 67, 19 juillet 1906 et n° 113, 6 juin 1907.

59 Cf L. Israël, « Faut-il les tuer ? » , *l'anarchie*, n° 119, 18 juillet 1907 in *Libertad, Le culte de la charogne*, Paris : Ed. Galilée, 1976, p 261-266. L'épisode a été aussi relaté par Mauricius dans ses mémoires inédites (op. cit.)

60 Mauricius, « E. Armand tel que je l'ai connu » in E. Armand : *Sa vie, sa pensée, son œuvre*, Paris : Ed. la ruche ouvrière, 1964, p. 106.

Vous êtes des victimes qui se laissent nourrir du sang d'autres victimes. Ne buvez pas l'alcool, ne fumez pas le tabac. Tuez en vous ces gestes héréditaires qui ont créé en vous, malgré vous, un besoin contre vous. L'alcool ne fait pas que tuer [...J. Comme le tabac, il fait oublier et il ne faut pas oublier". Parfois une jeune tête se dressait [...I. Et Libertad lui disait : " Viens, camarade, laisse ces brutes. Viens avec nous vivre ta vie hors du troupeau 'l . Et, d'un élan de toute l'âme, un compagnon nouveau, héroïquement, se détachait de l'armée des esclaves pour se joindre à la petite bande des réfractaires⁶¹. »

Son esprit de prosélytisme le poussait également à porter la contradiction dans toutes les réunions. Une fois que les orateurs inscrits avaient fini de parler, Libertad demandait la parole, et si celle-ci était refusée, il se faisait hisser à la tribune de force et, sous la protection de ses compagnons, il tenait quand même son discours au milieu des huées générales. Ces interventions musclées dégénérent souvent en rixes et nuisèrent considérablement à la réputation de Libertad, car elles contribuèrent à entretenir les soupçons d'agent provocateur qui pesaient sur lui.

Il est certain que Libertad ne reculait pas devant les voies de fait quand il l'estimait nécessaire⁶². Un jour, par exemple, au cours d'une réunion syndicaliste, après s'être fait inscrire pour parler, il se vit refuser la parole à la dernière minute. « A ce moment, écrivit-il, le contrat est rompu. Il n'y a plus qu'à agir. C'est ce que nous faisons et que nous ferons toujours en pareille circonstance⁶³. » Alors, c'est la bagarre qui éclate et la fuite désordonnée du public vers la sortie.

Socialistes et syndicalistes, surtout, ont voulu voir dans ces passages à l'acte la réédition des gestes des Martinet et des Renard, mais la ressemblance est apparente. Libertad ne semble pas, en tout cas, avoir jamais adopté délibérément une attitude provocatrice au cours d'un meeting quelconque et quand la parole lui était accordée, il se bornait à exprimer son point de vue, sans aucune surenchère⁶⁴. Mais, plus encore que ses violences verbales ou physiques, c'était son franc parler qui faisait l'objet de la réprobation principale de la part

61 André Colomer, A nous deux, Patrie ! Paris : Aux éditions de « L'Insurgé », 1925, p. 92-93 et p. 94-95.

62 En répondant à un article paru dans Le Matin, dans lequel on avait écrit que celui-ci, « à la tête d'une bande d'anarchistes » avait envahi les locaux de L'Humanité, Libertad, tout en déniait les faits, n'écrivit pas moins : « Il est des camarades mieux doués que moi pour envahir des bureaux. Pourtant j'avoue que si j'avais été en bonne santé et qu'on m'eût prévenu, c'est avec un réel plaisir que j'aurais tenu à flageller ces faces de menteurs » (« Calomnies socialistes », *L'anarchie*, n° 164, 28 mai 1908 in Libertad, Le culte de la charogne, op. cit. p. 210-211).

63 Cf. « Calomnies syndicalistes *L'anarchie*, n° 170, 9 juillet 1908 in Libertad, Le culte de la charogne, op. cit. p. 228.

64 Cf. par exemple le témoignage de Lorulot qui s'opposa sur ce point à « Le Rétif » « Jamais, écrivit-il, Libertad n'organisa le chahut dans une réunion où la liberté de parole n'était pas escamotée. cela je peux l'affirmer à Le Rétif. » (*L'anarchie*, no 296 8 décembre 1910).

des autres militants socialistes ou « révolutionnaires ». Ce que l'on craignait par dessus tout, en fait, y compris parmi les libertaires, c'était son esprit de contradiction, ses flèches acérées, son « manque d'égards son absence de « politesse » envers qui que ce soit, son refus de traiter les autres orateurs comme des « collègues ». Sans égard envers les orateurs, Libertad l'était, de surcroît, encore moins envers le public qui applaudissait passivement tous ceux qui, à tour de rôle, prenaient la parole à la tribune. « Ce public, écrivit-il un jour dans *l'anarchie*, n'est pas pour porter une opinion, pour "juger" ce qui est dit, mais pour recevoir les paroles de l'oracle, de l'orateur. Lorsque ces dernières sont contradictoires et diffuses, tant pis. Le public ne vient même pas pour les assimiler, pour s'en faire une pâture, nourrissant son cerveau vide : il vient pour s'indigner à l'heure, pour s'émotionner à la minute. Il rentre chez lui en disant « Il y avait du monde. Jaurès a été rudement bon. Footit n'a pas bien passé dans le cercle, Willm était enrhumé⁶⁵. »

En définitive, le vrai grief contre lui, ce qu'on lui reprochait vraiment, c'était son « irrespect profond », de ne pas « jouer le jeu », son rôle de trouble-fête apportant la note grinçante dans le mécanisme trop bien huilé de ces réunions, bref : d'être source de scandale. Jean Grave, qui fut un de ses principaux détracteurs, lui reprocha notamment d'employer à tort et à travers les mots les plus crus pour scandaliser son auditoire. Tout en faisant la part des choses, il est certain que Libertad, au risque de choquer son auditoire, n'hésitait pas à aller jusqu'au bout de ses raisonnements. Un exemple suffit. A l'occasion de la mort de Louise Michel, en s'adressant à la tribune aux orateurs qui l'avaient précédé, Libertad les aurait toisés en ces termes peu diplomatiques « Imbus de préjugés religieux, vous appelez Louise Michel la "Vierge rouge". Comment ! à 70 ans, elle serait encore vierge ? Il y a longtemps qu'elle a perdu sa virginité. Et, devant les protestations de la salle, il se serait retiré en criant « Vous êtes des imbéciles ! »⁶⁶

Or, si cet aspect de sa propagande était celui qui dérangeait le plus, il fut aussi celui qui lui valut le plus grand nombre d'adhésions. Libertad sut être, en effet, un critique impitoyable de son époque, sans complaisance pour personne, pas même pour la classe ouvrière dont il tournait en dérision les symboles de lutte, comme la journée de huit heures ou le 1^{er} Mai à propos duquel il écrivit : « C'est la fête nationale et internationale du Proletariat organisé. La deuxième

65 « Protestation ? », *l'anarchie*, n° 152, 5 mars 1908 in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cit. 203

66 « Rapport du 20 janvier 1905 », Archives nationales (A.N.) F/7 12505. Un jour Paraf-Javal posant la main sur l'épaule de Libertad aurait dit : « [...] Je l'aime parce que c'est le Scandale. » Et à Libertad de consentir : « Oui... Parafe [sic] a dit vrai. Je suis scandaliste » (Victor Méric, « Vieilles choses, Vieilles histoires », *La Vague*, no 33, 13 juin 1925, cité par R. Bianco in « Une figure originale de l'anarchisme français : Paraf-Javal », *Bulletin du C.I.R.Æ*, op. cit., p. 16.

édition de la fête des Bistrots⁶⁷ Libertad ne cacha non plus jamais les limites des luttes ou des révoltes ouvrières de son temps et comment les organisations syndicales (C.G.T. en tête) lui paraissaient détourner la colère des masses au profit des politiciens en la canalisant vers des objectifs qui ne remettaient pas en cause l'ordre établi. Lui et ses amis se refusaient à voir dans les grèves organisées par la C.G.T. autre chose qu'un mouvement réformiste déguisé et ils le clamaient bien fort au risque d'être accusés de « trahir » ou de « démoraliser » la classe ouvrière. Libertad, en outre, refusait de se solidariser avec n'importe quelle forme d'agitation populaire. Ainsi, à l'occasion des massacres de Narbonne (juin 1907) et des émeutes du Midi, occasionnées selon lui par la défense des intérêts de quelques propriétaires de la viticulture, il ne s'apitoya guère sur le sort des victimes dont les revendications lui parurent « banales et ridicules « On ment avec la révolte, écrivit-il, comme on ment avec l'ordre moral Faut-il donc tromper toujours ? La crise viticole a suscité un mouvement imbécile dont il ne peut rien sortir. On avait eu tout d'abord l'intention de jouer une comédie : les circonstances ont transformé la pièce en un jeu de massacre. Tant pis et tant mieux⁶⁸. »

Certes, il est impossible de pouvoir souscrire à toutes ces attaques qui n'étaient pas toujours, loin de là !

justifiées. Il faut, toutefois, souligner à sa décharge que son anti-syndicalisme ne le conduisait nullement à mépriser toute la classe ouvrière ou les exploités, mais ce mépris était réservé exclusivement à ceux qui lui semblaient suivre des fausses routes ou qui s'empêtraient dans la routine revendicative sans lendemain. Aux tentatives de révolte partielle et inconsciente, il opposait ainsi les « révoltes utiles » et, à l'occasion des incidents de Villeneuve-Saint-Georges, il se mêla au gréviste et dans *l'anarchie* il justifia l'émeute et l'utilisation des moyens de lutte violents⁶⁹.

Son refus de se solidariser avec la classe ouvrière ne concernait donc que les manifestations pléthoriques, fondées sur l'illusion du nombre et non sur la conscience et la résolution des participants. Au contraire, Libertad, on l'a vu, refusait de se cantonner dans une conception contemplative ou purement éducationniste de l'anarchisme. Et si lui aussi était convaincu qu'il fallait, selon les indications de Paraf-Javal, d'abord viser à créer des hommes conscients, il ne voulait point désertier le combat social en attendant que les hommes le deviennent. Et quel meilleur exemple, quelle meilleure éducation pouvait-on

67 « Le premier mai », *l'anarchie*, n° 4, 4 mai 1905 in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cit. p.

68 « Comédie tragique », *l'anarchie*, n° 116 27 juin 1907 in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cil. p. 260.

69 Cf. « La vengeance », *l'anarchie*, n° 175, 13 août 1908 in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cit. p. 277-281

donner aux masses ouvrières « avachies » que de montrer en toute circonstance une attitude fièrement anarchiste et de ne pactiser d'aucune manière avec la société bourgeoise tout en vivant conformément à ses propres idéaux ?

La doctrine de Libertad était d'abord une doctrine d'action. Vivre sa vie non pas en dehors ou à côté de la société, mais au sein de celle-ci : voilà son principal enseignement Il poussait de ce fait constamment à la révolte, à la rébellion. De même que chez Zo d'Axa, son individualisme était avant tout un refus radical des conditions de vie offertes aux individus de son temps. Toute sa propagande peut être envisagée comme une agitation incessante, une déclaration permanente de guerre contre toutes les institutions sociales afin d'en hâter l'effondrement. Chez Libertad, il est possible de déceler un état de révolte à l'état pur, instinctif, presque viscéral, qui le portait à écrire

*« Toutes les lois sont scélérates.
Tous les jugements sont iniques.
Tous les juges sont mauvais.
Tous les condamnés sont innocents⁷⁰ »*

Cette révolte s'accompagnait de la volonté farouche de ne pas se plier, de ne pas pactiser, ni de s'amoindrir en aucune façon : « Je hais les résignés ! Je hais les résignés, comme je hais les malpropres, comme je hais les fainéants. Je hais la résignation ! Je hais la malpropreté, je hais l'inaction⁷¹. » Tout en n'étant pas partisan ni de l'insurrectionnalisme à la Malatesta, ni des attentats individuels (la célèbre « propagande par le fait » des années 1880-1894), ni de l'action syndicale, il savait donc prendre parti, s'engager quand il l'estimait nécessaire. Sur ce point décisif, l'action de Libertad rompait avec les autres conceptions individualistes anarchistes de son époque. Avec lui, « l'individualisme » (terme peu approprié pour rendre compte de sa pensée) s'affranchissait de ses dérives terroristes, élitistes ou éducationnistes, pour devenir une véritable machine de guerre pour lutter dans la société contre la société et ses fondements inégalitaires. La révolte était ainsi conçue comme une arme de renversement révolutionnaire et non pas exclusivement de protestation négative de l'individu contre des non mieux définies « contraintes sociales »⁷². Elle présentait, par

70 A. Libertad, « Assassins patentés », Le Libertaire, no 10, 7-13 janvier 1900.

71 « Aux résignés », *l'anarchie*, n° 1, 13 avril 1905, in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cil. p. 62.

72 « Il peut sembler aux esprits superficiels, se justifia-t-il, que cette nouvelle forme délaisse la lutte, alors qu'elle s'engage, sûre d'elle-même, sur tous les points. Parce que lasse de s'attaquer à des entités État, Société, Bourgeoisie, elle s'attaque aux individus, essayant de les transformer de les révolutionner, parce que mieux encore elle se retourne sur elle-même, soucieuse de débarrasser son propre terrain des mauvaises herbes, les gens de la veille, les pétrifiés ou les endormis crient d'une voix de cauchemar ; " Où allons-nous [] Convaincu avec Veidaux qu'un individu conscient de son but en vaut vingt, cent, mille ; avec Paraf-Javal que rien ne vaut le travail du ferment pur, nous nous appliquons à vivre ce que nous croyons être bon, à formuler ce

conséquent, toujours un contenu et une finalité collective, ce qui représentait le meilleur des garde-fous contre des éventuelles « déviations » antisociales. N'oublions pas non plus que Libertad, de même que les autres rédacteurs de *l'anarchie* (sauf pour Armand), se réclamèrent toujours du communisme car, comme l'a expliqué Mauricius bien des années après « Nous ne nous faisons pas d'illusions, nous savions bien que cette libération totale de l'individu dans la Société Capitaliste était impossible et que la réalisation de sa personnalité ne pourrait se faire que dans une Société Raisonnée dont le COMMUNISME LIBERTAIRE nous semblait être la meilleure expression⁷³. »

Contrairement à bien d'autres militants, Libertad sut également échapper au piège des « propagandes à côté Pour lui, la société constituait un tout qu'il fallait combattre avec une égale vigueur dans toutes ses manifestations. *L'anarchie* représenta, à cet égard, l'expression la plus nette de cette volonté de réaction contre des spécialisations trop poussées assumées par la propagande libertaire qui faisait perdre de vue le projet d'ensemble d'émancipation et de développement intégral de l'individu. « L'ordre social, écrivit-il, ne forme qu'un bloc. Un bloc de même fonte. On peut selon les teintes donner à chaque veine un nom différent. On y trouve la veine du capitalisme, la veine du cléricisme, la veine du militarisme et bien d'autres encore. Mais on ne sait porter un coup de pioche contre telle veine sans toucher telle autre, tant elles s'entrecroisent, se mêlent, se mélangent. Elles viennent d'une même coulée⁷⁴. »

Le succès rencontré par la propagande de Libertad auprès de nombre de compagnons s'explique ainsi par le fait qu'elle semblait offrir une alternative possible tout à la fois : à l'anarchisme dogmatique et assagi incarné par Jean Grave ; au syndicalisme révolutionnaire de militants comme Émile Pouget ou Pierre Monatte, en rupture avec le mouvement libertaire, aux dangers de dissolution que la multiplication des tendances et des propagandes éducationnistes faisaient courir aux finalités révolutionnaires de l'anarchisme. Cette propagande, en outre, se présentait non comme une série de principes à apprendre par cœur, mais comme une manière de vivre, comme une « doctrine de vie », ce qui la rendait particulièrement percutante et attrayante pour des jeunes gens qui voulaient rompre avec tous les conformismes sociaux. Libertad, au contraire, faisait de la satisfaction des besoins et des passions le ressort essentiel de la révolte de l'individu contre un ordre social inique et à rejeter en bloc. Par là, il renouait avec les tendances issues du fouriérisme radical qui

que nous vivons, sûr que c'est là la véritable lutte. Et lorsque l'occasion vient, mieux et plus, nous le disons orgueilleusement, que ceux qui, alors grisés de mots, préfèrent le calme à l'heure des gestes. » (A. Libertad, « A nos amis qui s'arrêtent », *Le Libertaire*, no 39, 1-8 août 1903).

73 « Lettre de Mauricius à René Guillot du 9 novembre 1969 » in Fonds Mauricius, Institut français d'histoire sociale (I.F.H.S.), 14 AS 451.

74 A. Libertad, « La bonne discipline », *l'anarchie*, n° 34, 30 novembre 1905.

s'étaient manifestées dès le lendemain de l'échec de la révolution de juin 1848 (et qui avaient trouvé en des auteurs comme Joseph Déjacque et Ernest Cœurderoy leurs principaux interprètes) avant de confluer au sein du courant ouvrier anti-autoritaire en gestation, puis, au lendemain de la Commune, au sein du mouvement anarchiste naissant

L'activité de Libertad s'inscrit ainsi dans le prolongement de ces tendances qui s'étaient déjà efforcées, tout au long des années 1880-1890, de concilier révolte individuelle radicale et projet d'émancipation collectif. Contrairement aux militants de cette génération, toutefois, il ne versa pas dans le travers de l'exaltation de la violence pour la violence ou dans la mythification des « actes individuels » de révolte. Libertad aimait davantage exalter la joie de vivre que le sacrifice de sa vie et il estimait possible la conquête du bonheur grâce à « [...] la satisfaction la plus complète de nos sens, [...] L'utilisation la plus grande de nos organismes, le développement le plus intégral de notre individu »⁷⁵. Au nom des vivants, il dénonça également le culte des morts, le « culte de la charogne », en des termes lumineux⁷⁶.

De ce fait, Libertad peut être considéré comme étant le promoteur d'une nouvelle manière de concevoir le militantisme anarchiste au sein de laquelle l'aspect ludique n'était pas absent. Ainsi, par exemple, à l'occasion des 14 juillet ou des élections, il aimait organiser des « balades en musique »⁷⁷. Toujours dans le même esprit, des « villégiatures anarchistes » au bord de la mer virent le jour⁷⁸, tout comme des multiples fêtes ou bals qui offraient autant d'occasions pour développer un esprit de franche camaraderie. Parmi les innovations qui rencontrèrent le plus de succès, il faut mentionner les « balades champêtres » auxquelles les militants et les sympathisants libertaires participaient en assez grand nombre. Ouvertes à tout le monde, ces balades constituaient un bon prétexte pour distribuer des invendus de *l'anarchie* ou pour coller des « papillons » de propagande tout au long du parcours, tout en passant une agréable journée à la campagne⁷⁹.

75 A. Libertad, « A la conquête du bonheur », *'anarchie*, no 81, 25 octobre 1906.

76 Cf. Libertad fit paraître sur cette question plusieurs articles dans *l'anarchie* qui furent réunis par la suite en brochure et réédités à plusieurs reprises. Parmi celles-ci : « Le culte de la charogne » in Libertad, *Le culte de la charogne*, op. cit. p. 45-52,

77 Cf. *l'anarchie*, n° 67, 19 juillet 1906.

78 Cf. *l'anarchie*, n° 63, 21 juin 1906.

79 Ces activités se poursuivirent même après la mort de Libertad. Pouvait-on lire par exemple dans un des numéros de *l'anarchie* (n° 214, 13 mai 1909) : « BALLADE ! : Le beau temps est définitivement revenu. Le soleil, la verdure nous invitent à goûter les sensations ologuesques que nous offre la nature. Aussi en profitons-nous pour prendre la direction d'un de ces sites si attrayants de la banlieue. Cette fois c'est Saint-Cucufa qui aura notre visite. [...J Et nous projetons cette partie de plaisir pour dimanche prochain 16 mai. AVIS : Lescorsets empêchant de jouer, les habits et les robes trop chics risquant d'être tachés par l'herbe ou de se déchirer en courant, on pourra une fois enfreindre aux exigences de la mode et oublier au porte manteau tous ces objets quelque peu gênants. »

Ce qui différenciail le plus la propagande de Libertad de celle des autres leaders libertaires du temps n'était donc pas tellement son contenu (qui, par les thèmes abordés ou par l'argumentation avancée, ne s'éloignait pas considérablement de l'anarchisme « classique ») mais l'adoption d'un mode de vie qui se voulait en rupture avec les conventions sociales du temps tant dans le domaine des habitudes vestimentaires, hygiéniques ou alimentaires que dans celui des relations entre les individus, de la famille ou en matière sexuelle. Partout Libertad affirmait la nécessité de vivre autrement. Une place très importante était accordée à la camaraderie et aux rapports entre les sexes qui étaient placés sur un plan de stricte égalité. Libertad insistait tout particulièrement sur la nécessité de développer un sentiment très étendu de la camaraderie qui devait, à ses yeux, permettre d'atténuer les méfaits de la lutte pour la vie dans la société bourgeoise ; la camaraderie anarchiste devait remplacer la concurrence actuelle des individus entre eux⁸⁰. Une liberté de mœurs très grande pour l'époque régnait également parmi les militants des C.P. Cette liberté de mœurs revendiquée et affichée en public fut d'ailleurs une des causes principales de la mauvaise réputation dont pouvaient jouir les C.P. tant auprès des gens bien pensants du mouvement que des indicateurs de police eux-mêmes qui n'hésitaient pas à envoyer des rapports effarés à leurs supérieurs. Dans l'un d'entre eux, par exemple, on pouvait lire sous la plume de l'indicateur de service : « La jeune Henriette Roussel devient de plus en plus folle. Elle croit de son devoir d'anarchiste de satisfaire les passions sexuelles de tous les bohèmes dégénérés faisant partie des groupes de Libertad et de leur servir de maîtresse commune [...]»⁸¹. »

Et c'était cette même revendication à vivre sa vie intégralement, en dépit des contraintes sociales, qui pouvait déranger le plus des militants comme Jean Grave, confortablement installés dans leur rôle de défenseurs de la pure doctrine anarchiste en attendant la révolution à venir. Il y a chez lui, exprimé au plus haut degré, une sorte de répulsion quasi physique qui le rendait injurieux. « Dans son local, racontera-t-il dans ses mémoires, se réunissaient tous ceux qui couvraient leur vie d'expédients de l'étiquette anarchiste. Après certaines expéditions, on s'y partageait le produit de "l'opération" Libertad m'envoyait de ses acolytes pour m'acheter des brochures. J'avais refusé de lui en vendre à lui. Mais ses émissaires étaient faciles à reconnaître. Sales, déguenillés, hirsutes et mal peignés. Ne pouvant leur demander des papiers d'identité, je leur délivrais

80 « Nous étions individualistes, a expliqué Mauricius, en ce sens que l'Individu était pour nous le principe et la base de toute société, que la vie en Société ne pouvait avoir de raison d'être que de diminuer l'effort de l'homme, de mieux permettre l'épanouissement de sa personnalité et que, dès aujourd'hui, et c'était là l'originalité de notre mouvement l'anarchiste devait s'efforcer de perfectionner cette personnalité dans tous les domaines [...J. » (« Lettre à René Guillot », op. cil.)

81 82. « Rapport du 7 novembre 1907 A.P.Po. B/a 928.

ce qu'ils demandaient. Pour payer, ils plongeaient leurs mains dans leurs poches ; ils les ressortissaient pleines de sous Je suppose que c'étaient des lendemains "d'opérations fructueuses" !⁸² »

4. La brouille avec Paraf-Javal et la mort de Libertad

Le ton utilisé par Grave est nettement méprisant mais son cas n'est pas unique. Les propos peu diplomatiques de Libertad et l'ascendant croissant qu'il prenait eurent vite fait de lui aliéner pratiquement l'ensemble de l'anarchisme « orthodoxe », et cela d'autant plus que ses arguments portaient. Le torchon ne tarda pas à brûler avec les autres composantes du mouvement. Les plus acharnés contre lui furent les syndicalistes de la C.G.T. Les pires accusations et calomnies furent déversées sur son compte et sur son entourage que l'on qualifia de « cours des miracles On ironisa aussi longuement sur « l'apôtre » qui pontifiait avec de longs cheveux « crasseux » et la barbe « malpropre On arriva même à envisager de prendre des mesures lors de la tenue de réunions publiques pour l'empêcher d'entrer⁸³. Ne pouvant pas l'atteindre directement ou bien l'empêcher de publier *l'anarchie*, certains cherchèrent alors à en diminuer le prestige en faisant courir des bruits sur sa rectitude. Monatte, notamment, au cours d'une réunion, accusa Libertad de se montrer, dans sa vie privée, plat et complaisant envers les patrons et il alléguait comme preuve une lettre, écrite par Libertad pour demander de l'embauche, où celui-ci laissait entendre que, s'il était pris, il ne causerait pas d'embêtements à son employeur. « Je suis, pouvait-on y lire, correcteur depuis près de dix ans J'ai été employé dans trois maisons seulement, d'où je ne suis sorti chaque fois que pour des raisons indépendantes de la volonté patronale ou de la mienne (suppression d'un service, arrêt de la maison)⁸⁴. »

Il n'y avait dans cette lettre rien d'autre qu'une manière assez courante de demander du travail mais, venant de Libertad, cette simple allusion suffit à Monatte pour dresser un acte d'accusation contre lui. Le prétexte était fallacieux et n'obtint pas l'effet escompté, mais provoqua une vive colère chez Libertad qui, en reproduisant cette lettre dans *l'anarchie*, l'assortit du commentaire suivant : « [...] Je mets mes bâtons... sur le visage du premier imbécile ou du premier coquin qui bavera sur nos talons⁸⁵. »

82 J. Grave, Quarante ans... , op. cil. , p. 389.

83 Cf par exemple : « Rapport du 2 juillet 1908 », A.P.PO. B/a 928.

84 « Notre lessive », *l'anarchie*, n° 128, 19 septembre 1907.

85 Ibid. Ces mises en garde n'arrêtèrent pas les insinuations en tout genre qui se poursuivirent même après sa mort. Ainsi, par exemple à l'annonce de la disparition de Libertad, Miguel Almeréyda, tout en reconnaissant que lui et ses amis avaient été « très injustes » et pas toujours loyaux avec lui, ne trouva rien de mieux que de laisser entendre que Libertad, « brutal, grossier, trivial et agressif » dans les milieux révolutionnaires, devenait « doux, correct et enveloppant » quand il avait à faire aux milieux royalistes, cléricaux ou bourgeois (cf « Albert Libertad », *La Guerre sociale*, no 49, 18-24 novembre 1908).

Les haines que Libertad suscita furent, en définitive, proportionnelles au scandale de sa propagande. A juste titre Libertad et Anna Mahé pouvaient se vanter dans 'anarchie : « Notre vie est une insulte pour les faibles et les menteurs qui se targuent d'une idée qu'ils ne mettent jamais en pratique. Ceux qui se marient, qui se syndiquent et qui votent ; ceux qui ont toutes les tares des imbéciles qui les entourent, qui jouent, fument, se morphinent, s'alcoolisent ; ceux qui suivent les masses incapables de réagir contre les us et coutumes... tous ces troupeaux nous conspuent et nous jettent la pierre. Nous n'avons même pas le respect des morts⁸⁶. »

En trois ans d'existence à peine ce journal avait réussi à s'imposer au point de devenir le nœud de scandale du mouvement, tandis que la nouvelle manière d'envisager la propagande par Libertad avait puissamment contribué à faire prendre de l'ampleur au courant individualiste anarchiste. Plus d'un signe de crise pouvait, pourtant, être décelé au sein des C.P. ; crise due, non pas comme on pourrait le croire aux attaques externes, mais à des tiraillements internes qui vont finir par faire éclater irrémédiablement ce mouvement. Le conflit qui éclata entre Paraf-Javal et Libertad fut la première grande épreuve que traversèrent les C.P. et qui faillit leur porter un coup mortel.

La brouille entre les deux hommes couvait depuis longtemps et il est possible de la faire remonter à la fondation de *'anarchie*. Dès sa parution, Paraf-Javal avait manifesté une certaine répulsion à y collaborer et il ne cachait pas que, selon lui, cette feuille était « stupide » et « sans intérêt Sa raideur, jointe à sa manie de vouloir avoir raison à tout prix et en toute chose, lui avaient, en outre, aliéné les sympathies de nombreux camarades. Paraf-Javal n'aimait pas non plus être pris en défaut et, quand il ne savait plus quoi répondre, il n'hésitait pas à employer des moyens peu « scientifiques » pour empêcher ses contradicteurs de s'exprimer. A la suite d'une prise de bec entre lui et Léon Israël⁸⁷, une longue discussion s'installa dans *'anarchie* pour savoir si « un anarchiste pouvait ou non "s'embêter" A la fin, Paraf-Javal en sortit ridiculisé, tandis que ses prétentions à vouloir pontifier à tort et à travers éclatèrent au grand jour⁸⁸.

La polémique s'était poursuivie pendant plusieurs semaines et Libertad, qui probablement ne voyait pas d'un mauvais œil ces discussions sans intérêt qui discréditaient son ami, avait laissé faire. Il ne manquait plus grand chose pour que la scission fut définitive. L'initiative viendra de Paraf-Javal lui-même qui prit comme prétexte une série d'estampages dont il aurait été l'objet de la part

86 A Libertad et A. Mahé, « Aux anarchistes », *'anarchie*, n° 105, I I avril 1907.

87 Léon Israël quitta par la suite les Causeries populaires pour rejoindre La Guerre sociale d'Hervé et il se spécialisa dans les activités de propagande révolutionnaire par la chanson.

88 Cette empoignade se poursuivit pendant plusieurs numéros sans que Libertad ou Anna Mahé n'interviennent se limitant à faire paraître les articles en question avec le titre « Discutons ! ? » (cf. / 'anarchie, no 76, 20 septembre 1906)

des membres des Causeries populaires qui oubliaient presque toujours de lui régler la vente de ses brochures ou les bénéfices de ses conférences. Il décida alors de se séparer des C.P. et de créer un groupement rival, le « Groupe d'études scientifiques » (G.E.S.), avec les personnes qui lui étaient restés fidèles et d'assurer désormais tout seul l'édition et la diffusion de ses brochures, ainsi que l'organisation de ses conférences⁸⁹.

Parmi les raisons qui sont à l'origine de ce différend, les considérations personnelles occupent sans doute une place extrêmement importante. Il est certain que Paraf-Javal éprouvait de la jalousie devant le succès et l'ascendant grandissant de Libertad. Mais cela n'explique pas tout, car c'était le type de propagande développée par Libertad qui avait fini par l'éloigner de son ancien protecteur. Sous son impulsion, on l'a vu, les C P . étaient devenues quelque chose de bien vivant et d'original. Il en avait fait « sa » chose, et cela Paraf-Javal ne pouvait pas le supporter. Comme il le précisa lui-même : « Tout individu qui n'allait pas crier dans la rue "ba-oua-oua" n'était pas sérieux. Les leçons scientifiques qui, de règle, étaient déjà devenues, pour ainsi dire, inexistantes - furent remplacées par des discussions sans méthodes⁹⁰. » Regrettant la tournure qu'avaient prises les C.P., il reprocha à Libertad et à ses amis qu'au lieu d'étudier méthodiquement pour acquérir des connaissances, ils préconisaient « l'inutilité de savoir » et « la haine de ceux qui savent Y). « Ces ignorants sales, écrivit-il, acharnés à vouloir être réformateurs, ne pouvant faire la seule besogne utile, à savoir énumérer les connaissances physiques et en tirer correctement les conséquences, S'excitent les uns les autres en des déclamations vaines⁹¹. »

Il faut dire aussi que Paraf-Javal, malgré ses « audaces » intellectuelles, devait garder au fond de lui même un reste de puritanisme qui lui faisait voir dans l'exaltation de la joie de vivre de Libertad l'expression d'une « nature [] pervertie »⁹². Paraf-Javal attachait toujours une importance très grande au côté respectable de sa démarche. Les amis de l'un et de l'autre vont finir ainsi par constituer deux groupes distincts à tout point de vue qu'il était possible de différencier par un simple coup d'oeil. « A l'entrée de la salle, lit-on par exemple dans un rapport de police d'octobre 1907, se trouvaient les deux groupes de Paraf-Javal et de Libertad, encadrant la porte de chaque côté, avec les tables pour la vente des brochures. A gauche Paraf et ses suiveurs, tous très propres, presque élégants et soignés, n'ayant presque pas l'air d'ouvriers endimanchés. Du côté droit, on y voyait toute la bande d'hommes et de femmes de la rue de la Barre, les chevelus, les "sans chapeaux", les porteurs de sandales de moines,

89 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe..., op. cit., p. 8 et pt 9.

90 Ibid., p. 9.

91 Ibid., p. 14.

92 Ibid., p. 6

malpropres, débraillés, sans faux-cols... affichant leur amour-librisme, aussi joyeux et bruyants que leurs adversaires de la bande Paraf étaient lugubres⁹³. »

Dans ces conditions, le ton entre les deux fractions ne tarda pas à monter au point de dégénérer en conflit ouvert. Selon Paraf-Javal : « La fureur de L... devint incroyable. Du jour au lendemain, mon travail, préconisé comme le seul bon, fut déclaré détestable. se mit à me dénigrer ouvertement⁹⁴. » Des menaces furent proférées et Paraf-Javal, qui était un « grand gaillard », releva le défi⁹⁵. Au cours d'une réunion organisée par le G.E.S., le 12 décembre 1907, Paraf-Javal mécontent de la présence des hommes des C.P. les fit expulser mais il fut agressé par (Déblais probablement). Alors, après l'avoir maîtrisé Paraf-Javal et les militants du G.E.S décidèrent de l'amener au poste de police. Cette procédure ne plut pas et les amis de Libertad cherchèrent à prendre leur revanche. Le 7 février 1908, au cours d'une controverse publique à laquelle participait Paraf-Javal un groupe d'individus se jeta sur celui-ci, l'assomma et le jeta à la rue⁹⁶, tandis que la personne chargée de la caisse, blessée, dut être hospitalisée⁹⁷. Un des rédacteurs de *l'anarchie*, en aurait profité pour voler la recette de la réunion⁹⁸. Libertad qui, paraît-il, était en province ce jour-là, ne semble pas pour autant avoir désavoué l'acte⁹⁹.

A partir de ce moment la rupture fut totale, définitive et publique. Paraf-Javal insista sur le fait que la police, bien que prévenue, n'avait pas voulu intervenir et qu'elle n'arrêta personne. Il est certain que les policiers voyaient d'un bon œil ces démêlés internes et laissaient faire. Comme riposte, Paraf-Javal fit paraître dans les jours qui suivirent une petite brochure, Evolution d'un groupe sous l'influence de L... , dans laquelle, sous une forme à peine voilée, il racontait à sa manière la genèse de son conflit avec Libertad en l'accusant, entre autres choses, d'entretenir des rapports avec la « basse police Se croyant trahi par son ex-disciple, Paraf-Javal n'hésitait pas à son tour à lancer contre lui des accusations ridicules, Mais surtout, il n'était pas disposé à jouer les seconds rôles et il garda longtemps l'illusion de pouvoir, un jour, supplanter Libertad et pouvoir lui reprendre la place prédominante qu'il lui avait ravie au point d'écrire, encore en février 1908 : « Si nos raisonnements sont corrects [.] les vrais

93 « Rapport du 14 octobre 1907 », A.N. F/7 12723.

94 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe...,op. cit., p. 9.

95 Cf « Rapport du 8 novembre 1907 », A.P.Po. B/a 928.

96 Cf « Rapport du 7 février 1908 », A.N. F/7 12723. Ces épisodes ont été également relatés par Paraf-Javal à peu près dans les mêmes termes (cf Evolu/ion d'un groupe...,op. cit., p. I I et p. 12).

97 Paraf-Javal, Evolution d'un groupe..., op. cit., p. 12

98 Cf « Note du 8 février 1908 », AN. F/7 12723.

99 Ibid. L'absence de Libertad a été reconnue également par Paraf-Javal qui écrivit : « Quant à L. il avait un alibi. Il était en province, sous prétexte d'un travail que nous nous contenterons de qualifier de maladroit et qui a été immédiatement suivi de la condamnation d'un camarade. » (Evolution d'un groupe...,op. cit. , p. 12).

camarades nous comprendront et, de ce jour-là, L... , abandonné inévitablement, sera examiné par eux et par nous comme cas pathologique. On le soignera si possible L'AVENIR EST A NOUS¹⁰⁰. » Dans les locaux du G.E.S., rue Clément, il avait même fait afficher des écriteaux portant la mention « Bientôt nous ferons nos réunions 22, rue du Chevalier de la Barre et cité d'Angoulême »¹⁰¹. Paraf-Javal se faisait, sans doute, beaucoup d'illusions, mais, en réagissant ainsi, il avait fait preuve une nouvelle fois d'une étroitesse d'esprit qui se retourna contre lui et lui fit manquer, en partie, son coup.

Libertad, de son côté, s'abstint de répliquer publiquement au pamphlet de Paraf-Javal car, d'après les bruits rapportés par les rapports de police, il aurait craint son ex-ami. La campagne dénigrante de Paraf-Javal semble pourtant l'avoir atteint profondément¹⁰², car elle intervenait à un moment particulièrement délicat de sa vie militante et personnelle, alors qu'il était surmené, en butte aux tracasseries policières, abandonné par une partie de ses anciens camarades et objet de nouveaux soupçons d'accointances policière. Le 27 avril 1907, en effet, il avait été arrêté en compagnie de Jane Morand, sa nouvelle compagne, et de deux autres militants, pour avoir frappé des employés du métropolitain qui ne voulaient pas le faire entrer sans billet, ce qui lui valut une condamnation à un mois de prison. Arrêté encore le 16 novembre 1907 pour avoir, au cours d'une conférence sur les « révoltes utiles », préconisé l'incendie des maisons insalubres, il fut écroué à la Santé mais au procès, le 8 janvier 1908, mais cette fois-ci il fut acquitté

Dans l'entourage de Libertad, tous ces acquittements ou ces condamnations à des peines légères étaient interprétés comme un moyen utilisé par la police pour le discréditer en le rendant suspect. Ce « favoritisme » persistant, toutefois, ne pouvait que faire renaître des nouveaux soupçons sur sa personne et contribuer à faire le vide autour de lui. C'est ainsi qu'au cours des derniers mois de son existence, Libertad dut faire face à une situation d'isolement croissant que la brouille avec Paraf-Javal ne fit qu'accentuer. Un rapport de police du 11 avril 1908 nous le présente seul, pleurant sur son abandon, se plaignant de n'être plus rien au journal¹⁰³. Il semble notamment d'après les bribes d'informations pas toujours vérifiables rapportées par les indicateurs de service qu'il était entré en conflit également avec les sœurs Mahé, Déblais et Léon Israël, au point que ceux-ci auraient envisagé la possibilité d'emporter le matériel d'imprimerie. Il y eut même des pugilats assez violents qui opposèrent les hommes des C P . entre

100 Paraf-Javal, *Évolution d'un groupe...*, op. cit., p. 14 et p. 15.

101 Cf « Rapport du 15 mars 1908 », A P PO B/a 1507.

102 Selon le témoignage de Jane Morand, il était hypersensible à ces critiques (cf. « Lettre à E. Armand du [25 avril 1933] », Fonds Armand I.F.H.S. 14 AS 21 1-7).

103 C.J.' « Rapport du 11 avril 1908 », A.P Po. B/a 928

eux et, au cours d'une de ces rixes, Libertad semble avoir été sérieusement touché¹⁰⁴.

Nous ne disposons pas de témoignages ou de documents fiables pour être fixés sur la nature exacte de ces conflits mais il s'agissait, très vraisemblablement, là aussi de questions personnelles. Comme l'a rapporté Mauricius, dans ses Mémoires rédigées par Pierre Valentin Berthier : « Avec Libertad et dans son entourage les disputes étaient continuelles et les empoignades fréquentes à propos de femmes, de filles, de coucheries et de cocuages. Les théoriciens de l'amour libre n'étaient pas toujours conséquents devant la pratique de l'infidélité. Libertad fut tout bonnement estropié au cours d'une des bagarres qui éclataient de temps à autre entre copains¹⁰⁵. »

Mauricius, toujours dans ses Mémoires, a affirmé également que Libertad au cours de cette dernière période de sa vie avait changé en partie ses opinions : « [...] Reconnaissant l'échec et présentant peut-être les suites funestes de sa propagande écrite, terriblement outrancière, et de ses excès oratoires, il avait mis de l'eau dans son vin. » Rien cependant ne permet de justifier de tels propos et on ne trouve dans aucun de ses derniers textes ou de ses gestes de trace d'une évolution syndicaliste ou d'un assagissement quelconque de sa part¹⁰⁶.

Quoi qu'il en soit, c'est dans un milieu en pleine décomposition que, le 12 novembre 1908, Libertad meurt à Paris à l'hôpital Lariboisière où il avait été admis d'urgence le 6. Jane Morand, son ancienne compagne, fut, d'après son propre témoignage, la seule qui assista Libertad au cours de sa maladie. Elle nous a laissé, dans une lettre à Armand, un portrait assez pathétique de lui, seul et abandonné par tous les gens des Causeries qui, par esprit de vengeance, auraient refusé de monter le voir bien que les locaux de *l'anarchie* se trouvassent à l'étage au-dessous du lit du malade¹⁰⁷.

La mort subite de Libertad a fait couler beaucoup d'encre. Certains auteurs ont voulu voir là les conséquences d'un passage à tabac particulièrement sévère de la part de la police¹⁰⁸, version que beaucoup de compagnons cherchèrent à

104 Selon un rapport du 29 septembre 1908, il y eut rue du Chevalier de la Barre un pugilat entre Libertad et un nommé Bernard (cf A.N. F/7 12723).

105 Mémoires inédites de Mauricius par P.-V. Berthier et M.F. Vandamme, 01), cit.

106 Cette opinion a été également avancée par Y. Blondeau (op. cit. p. 368) mais, comme l'a fait justement remarquer Roger Langlais dans son excellent recueil de textes sur Libertad, elle ne s'appuie sur rien et elle paraît des plus fantaisistes (cf Libertad, Le Clille de la charogne, op. cit., p. 16).

107 Toujours selon Jane Morand, les seuls à être allés rendre visite à Libertad à l'hôpital furent Armandine Mahé et son fils Diamant (cf) « Lettre à E. Armand, 5 mai 1933 », Fonds Armand, I.F H.S., 14 AS 211-7).

108 C'est le cas notamment de Roger Langlais qui reprend à son compte cette version sur la foi de récits postérieurs et indirects d'un certain nombre de militants anarchistes mais sans apporter aucune preuve ou argumentation nouvelle (cf Libertad, Le culte de la charogne, op. cit., p. 40-41)

accréditer par la suite mais qui ne repose sur aucun témoignage direct ni sur aucun document d'époque¹⁰⁹. Il est probable que les souvenirs d'autres brutalités analogues aient contribué à faire naître cette légende. Une deuxième version par contre, moins édifiante, fait dépendre la mort de Libertad des séquelles directes d'un coup de pied qu'il aurait reçu dans la bagarre qui l'avait opposé, quelque temps auparavant, à ses anciens camarades. Ainsi, par exemple, dans un rapport de police du 15 novembre 1908 on lit que : « Libertad est mort d'une péritonite qui se serait déclarée à la suite d'un coup de pied dans le ventre qu'il aurait reçu, paraît-il, aux Causeries Populaires, de la rue de la Barre, au cours d'une discussion avec ses ex-amis¹¹⁰. » Or, d'après le témoignage de Jane Morand, qui assista Libertad les derniers jours de sa maladie, c'est cette deuxième version qui pourrait être la bonne car, d'après elle, il serait mort des suites d'un entérite (doublé d'une péritonite) qu'un médecin lui aurait ouvert au bistouri avant qu'il ne soit mûr¹¹¹.

5. La crise et les dérives du mouvement des Causeries populaires après la mort de Libertad.

La disparition de Libertad fut annoncée dans l'anarchie par un communiqué laconique : « La fin imprévue de notre camarade [] a fait un trou dans nos rangs. Le pionnier a succombé devant la tâche inachevée, en pleine lutte contre l'autorité, contre les résignés. L'œuvre reste. Continuons la. »

En fait, cette disparition laissait un trou irremplaçable.

Libertad fut un personnage extrêmement riche et captivant, qui sut soulever la colère et l'admiration de ses contemporains. Avec lui s'en allait celui qui avait su incarner le mieux, après Zo d'Axa, le refus total des conditions de vie de son temps. Mais, bien davantage que ce dernier, il avait été capable de donner à son action une forme constructive et un impact dans le social, ce que « l'en dehors » Zo d'Axa n'avait pas pu ou voulu entreprendre. Concilier les exigences de l'individu (et son besoin d'autonomie le plus complet) avec la nécessité de détruire la société autoritaire et tous ses ressorts économiques (capitalisme,

109 A. Colomer, par exemple, dans *A nous deux, Patrie il*, a donné de cette mort une vision que l'on peut qualifier sans peine de « romanesque », où l'on voit Libertad succomber sur les coups d'une foule déchaînée que l'auteur traite de « collective Bête » (cf op. cit. p. 296). Belle mort au demeurant, parfaitement conforme à la vision individualiste héroïque de l'auteur, mais qui présente malheureusement le défaut d'être parfaitement fantaisiste... Rirette Maîtrejean de son côté, dans ses « Souvenirs d'anarchie se borne à signaler la mort « mystérieuse » de Libertad mais sans l'attribuer nullement à la police. De même, si elle confirme à son tour que Libertad, peu avant sa disparition, avait bel et bien reçu un coup de pied au ventre au cours d'une dispute, elle se garde bien de dire « qui » était à l'origine du coup de pied en question et de quel type de dispute s'agissait. Contrairement à la version habituelle de la mort de Libertad, enfin, pour elle le coup de pied ne fut pour rien dans sa fin prématurée (cf op. cit., p. 23).

110 A.P.Po. B/a 928.

111 « Aux anarchistes », l'anarchie, n° 189, 19 novembre 1908.

salariat), moraux (religion, respect pour l'autorité ou la tradition) ou politiques (État), voilà l'originalité première du mouvement auquel Libertad s'efforça de donner naissance. Par-là, il réussit à élever la justification de la révolte individuelle au-dessus d'un vague égotisme stérile ou d'une conception idéologique sans prise sur le réel pour en faire, un court instant, une force agissante de critique révolutionnaire.

Peut-on dire pour autant que Libertad ait vraiment réussi dans son entreprise de renouveau des pratiques libertaires de l'époque ? Rien n'est moins sur

Sa critique du syndicalisme, ou de l'ouvriérisme, par exemple, lumineuse quand elle dénonçait l'aliénation de l'univers salarial, l'était beaucoup moins quand elle s'attaquait aux organisations de classe en tant que telles. Par son côté excessif et souvent injuste elle lui faisait ainsi dépasser l'objectif qu'il voulait atteindre et l'exposait aux critiques de ses ennemis. Autre limite, Libertad ne réussit jamais véritablement à s'affranchir, dans la forme tout au moins, de l'approche éducationniste et scientiste à la Paraf-Javal qui ne tarda pas à refaire surface - et de plus belle ! - au sein des rédacteurs de *l'anarchie*, après sa disparition. Témoin, le rôle grandissant que jouèrent les conceptions individualistes, purement éducationnistes, que des militants comme André Lorulot développèrent par la suite dans ce journal. Mais surtout, son exaltation de la révolte, sa volonté de vivre sa vie sans perdre de vue le projet de subversion totale des institutions autoritaires, fut progressivement abandonné par ses successeurs. Dans l'espace de quelques années, ce recul conduisit à un repli sur soi de nombreux militants qui, en l'absence d'une perspective révolutionnaire clairement définie, finirent par envisager l'émancipation de l'individu sous un angle purement égoïste et se tournèrent vers l'illégalisme dans lequel ils virent un moyen de vivre non pas contre la société mais « en marge » de celle-ci.

Avec les exploits de « la bande à Bonnot » et la répression qui s'en suivit, le mouvement inauguré par Libertad s'achevait par un échec patent. Plus jamais par la suite en France l'individualisme anarchiste ne sut exprimer ces exigences de révolte radicale dont l'activité de Libertad avait su se faire l'expression. Qu'il s'agisse de Lorulot et encore plus d'Armand, en effet, ils ne réussirent jamais à doter leurs conceptions individualistes du moindre souffle subversif et ils s'enlisèrent progressivement dans la répétition de formulations creuses et purement idéologiques.

Libertad, lui, était d'une autre trempe.

i. Il est difficile de connaître avec exactitude le nombre et la gravité de ses condamnations. Dans le rapport de police daté d'octobre 1907 déjà cité, archivé dans son dossier personnel, il est fait mention, outre celle de novembre 1897, des condamnations suivantes ..

« I franc - Tribunal Correctionnel de la Seine 23 avril 1898. Outrages ;

15 jours Tribunal Correctionnel de la Seine - 26 mai 1899 - rébellion et outrages [Il avait frappé des agents au cours d'une réunion publique à Saint-Denis] ,

8 jours Tribunal Correctionnel de la Seine - 21 novembre 1899 - outrages [Il avait été arrêté pour refus de circuler le jour de la fête du "Triomphe de la République"] ,

I mois - Tribunal Correctionnel de la Seine 22 septembre 1900 - outrage, rébellion [Il avait été arrêté aux abords de la Maison du peuple où devait se tenir un « congrès » anarchiste]

3 mois 100 francs -Tribunal Correctionnel de la Seine 8 novembre 1901 cris sédition et port d'arme [Il avait été accusé de provocations envers des militaires, dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance à leurs chefs] ,

I mois - Tribunal Correctionnel de la Seine - 30 juin 1907 - outrages et violences [Il avait été arrêté en compagnie de Jane Morand pour avoir frappé un employé du métropolitain]. » (ibid., A.P.Po. B/a 928).

Ces informations étaient toutefois fournies « sous réserve », ce qui prouve que les services de police eux-mêmes étaient un peu perdus devant cette farandole d'arrestations et de procès. Toujours dans le dossier déposé aux A.P.Po. il est possible de glaner, ici ou là, des renseignements sur d'autres arrestations de Libertad .Citons à titre d'exemple les arrestations suivantes qui semblent avoir débouché toutes sur des non-lieu ou sur des acquittements.

- janvier 1898 : arrêté pour vagabondage et outrage aux agents en vendant des brochures anarchistes , - février 1898 : arrêté pour cris sédition en compagnie d'un autre militant

- novembre 1900 : arrêté pour infraction à la loi du 28 février 1894 - mars 1902 : arrêté et détenu en prison sous inculpation de discours sédition. D'après le rapport d'octobre 1907 (cf supra), il ne semble pas avoir encouru une nouvelle condamnation. Signalons toutefois que Libertad resta, en cette circonstance, en prison pendant au moins un mois comme l'atteste une copie de la lettre qu'il adressa, le 5 avril 1902, de la prison de la Santé, au Préfet de la Seine (cf A.P.Po. B/a 928).

- août 1902 : arrêté à la tête d'un groupe de manifestants.

- juin 1905 : arrêté pour avoir apostrophé en des termes injurieux des agents de police.

- avril 1906 : arrêté pour coups et blessures volontaires sur un passant.

- novembre 1907 : arrêté pour provocation au crime, au pillage et à l'incendie au cours d'une réunion publique. On lui refuse la liberté provisoire mais au procès, début janvier 1908, il est acquitté.

janvier 1908 : arrêté à son arrivé à Genève, où il devait tenir des conférences, il est expulsé de Suisse. - mars 1908 : arrêté pour outrage aux agents.

Aux anarchistes

Albert Libertad

L'heure nous paraît venue de jeter dans la circulation un organe anarchiste. Peut-être nous trompons-nous.

Rompre tout à coup avec les idées reçues de l'humanité. Ne pas être l'opportuniste qui les suit, ni l'idéaliste qui bâtit dans l'île de Salente ou dans le pays de l'utopie ; vouloir se vivre et avoir l'orgueil de vouloir se vivre, non dans des caprices de fou névrosés, mais en se mettant d'accord avec les connaissances scientifiques actuelles, la meilleure hygiène, la meilleur économie, cela peut paraître encore une œuvre prématurée.

Nous ne sommes pas des libertaires, des libérâtes. Un homme a dit :

« La liberté de l'homme peut aller jusqu'où va sa puissance, ce qui ne veut pas dire qu'il ait raison de la faire. »

C'est ce que nous pensons.

De tout côté, à tout moment, dans le « milieu révolutionnaire », on entend ces mots : « je suis bien libre ». Libre de vider force verres d'absinthe ou d'alcool, libre de violenter son prochain, libre de travailler dix ou douze heures ou d'abrutir son esprit ; libre d'être fainéant, d'être gendarme ou d'être rentier si on a la puissance ?

Il s'agit de savoir si cette liberté et cette puissance correspondent avec le plus grand développement de l'individualité humaine.

Nous voulons pas diminuer la liberté de l'individu puisque nous travaillons au contraire à augmenter sa faculté de puissance, mais nous voulons qu'à tout moment l'homme soit maître de lui, soit de force à envisager la minute présente et les minutes à venir.

Nous considérons que l'homme se considère comme une machine dont il doit retirer le maximum de travail, c'est-à-dire de jouissance. Qu'on le sache bien, le mécanicien qui brûle sa chaudière pour arriver à l'étape fait son dernier voyage.

Que les hommes aient la liberté de tout faire mais qu'ils sachent où les conduit chaque liberté et que seulement après avoir pesé le pour et le contre, ils se décident à agir.

Traçons dans notre cerveau, en lignes assez précise, non définitives pourtant, le croquis de l'existence que nous voulons vivre et entrons en lutte immédiate avec les forces adverses.

Disons-nous bien que détruire la Bastille est œuvre médiocre, si l'on conserve en soi l'idée de vindicte qui la fera reconstruire, style moderne pourtant ; que l'autorité qui émane d'un seul n'est pas plus dangereuse que celle qui émane d'une aristocratie ou d'une démocratie. Le tsarisme ou la république sont pour nous des gouvernements équivalents. La liberté d'un peuple est l'échelle qui montre la mentalité des individus qui le composent et non pas la forme de l'État.

Le lutte que nous entreprenons est une lutte contre les individus, ce n'est pas contre le gouvernement ou les élus que nous luttons, c'est puéril, c'est contre les électeurs ; ainsi procéderons-nous dans tout ordre d'idée.

Oui, c'est contre le mouton, le mouton de Panurge, que nous nous tournons, contre l'homme qui vote, qui se syndique, qui se marie ; dont tous les pas, tous les gestes sont tracés, non par son expérience, ni même celle de ses amis ou d'individus ayant intérêts parallèles, mais par l'autorité religieuse, patronale, syndicale, gouvernementale, c'est-à-dire par la synthèse de leur ignorance particulière.

Nous sommes anarchistes, c'est-à-dire contre toute autorité subjective d'où qu'elle vienne, et nous ne supportons l'autorité objective qu'à notre corps défendant.

L'idée de Dieu, d'honneur, de patrie, les lois, les règlements sont des autorités subjectives, c'est l'ignorance, en leur portant la force des peuples qui les rend objectives, c'est contre elle que nous lutterons.

Aujourd'hui est non demain, à la minute présente, se forme un monde anarchiste, composé d'individus qui n'obéissent qu'à la force objective.

On a laissé courir ce lieu commun :

« Il n'y a que les anarchistes qui sont morts pour la cause qui l'étaient véritablement. »

Il y a ceux qui vivent, ceux qui veulent vivre encore et plus, en lutte pour le plus grand développement de leur individualité.

Les réformistes, les socialistes, les révolutionnaires avant tout, les opportunistes, les idéalistes, les briseurs de mur à coups de tête, n'aurons pas place ici.

Cette feuille désire être la pointe de contact entre ceux qui, à travers le monde, vivent en anarchistes, sous la seule autorité de l'expérience et du libre examen.